

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 17 AOUT 1907

65^e Année. — N^o 3364.



Nicolas II.

Guillaume II

Phot. Th. Jürgensen.

L'ENTREVUE DES DEUX EMPEREURS A SWINEMUNDE

Sur le pont du *Hohenzollern*, après le déjeuner : un brin de causerie avant le choix des cigares (On aperçoit, au fond, à droite, la proue du *Standart*.) — Voir l'article et les autres photographies, page 101.

COURRIER DE PARIS



— ... Et demain, 17 août, nous partons enfin pour aller, pendant deux mois, visiter les vieux châteaux.

La dame qui disait allégrement ces mots, jeune encore, toujours belle, sourit à ses deux filles déjà grandes qui s'écrièrent presque ensemble : « Oh ! oui ! les vieux châteaux de France ! » Et leurs yeux, les uns tout bleus, les autres noirs-noirs, pétillaient à l'idée du voyage.

— Quels châteaux en particulier ? demanda un monsieur qui se trouvait seul avec elles, après le dîner, dans le salon aux fenêtres ouvertes.

— Tous.

— Le plus que nous pourrions.

— Il y en a beaucoup, observa-t-il doucement.

Il parut ensuite réfléchir, hocha la tête avec la gravité un peu vaniteuse de ceux qui ont vécu double, traversé pas mal de choses de toutes sortes et il répéta, mais sur un ton bien différent de celui des jeunes filles, avec une mélancolie indéfinissable : « Ah ! les vieux châteaux ! » Sa voix au timbre évocateur les fit tout à coup surgir... En même temps il fermait les yeux comme s'il voulait y entrer, par la pensée. L'on respecta sa rêverie. C'était un homme au visage doux et hautain, poudré avec art par la cinquantaine, la bouche triste et fine, l'œil gris-de-Hollande, dont les tempes et le front avaient des polis de grains de chapelet et de pommeau de dague. Il portait une de ces courtes et claires barbes roussâtres dites « en chat fâché » qui faisaient si bien jadis sur les blancs tuyaux de la fraise et malgré soi on ne pouvait s'empêcher, quand on le regardait, de l'imaginer coiffé d'une toque sur fond vert, dans un cadre d'ébène.

Une des jeunes filles, la brune — la plus audacieuse — rompit le silence.

— Eh bien, quoi ? les vieux châteaux ? Est-ce que vous ne les aimez pas ?

— Horriblement !

— Alors ? Expliquez-vous ?

— Eh bien, voici : Ils ne veulent plus de nous.

— Moi je veux bien d'eux, déclara la blonde.

Le Clouet l'observait, paternel, amoureux : « Ah ! si vous aviez été châtelaine, murmura-t-il... et que j'eusse été page ! »

Il n'acheva pas. Le sourire tendre et flatté de la mère équivalait à un consentement rétrospectif. Elle aussi eût bien aimé ce portrait pour gendre.

Mais il poursuivait :

— Les châteaux en ont assez et ils nous le font sentir avec une dureté de pierre. Tout cœur qui n'est point sourd entendra leur réprobation, car elle parle aussi distinctement qu'une voix. Ceux qui possèdent les vieux châteaux ne les possèdent pas.

— A qui sont-ils donc ?

— Aux anciens et premiers maîtres pour lesquels ils furent longuement construits. Les actuels n'en ont rien... que les clefs, de petites clefs de placards qui ne sont même plus les vraies, les primitives, perdues, enfouies au creux d'un sillon ou rouillées dans le lit des rivières. Quelque gros prix qu'ils les aient acquises, ils détiennent indûment ces demeures. On achète tout avec de l'argent, excepté l'âme du passé. Il faut n'être qu'un parvenu de la richesse pour croire, parce que dans une vente on enlève à coups d'enchères un gant de Henri IV, que l'on a aussi, par-dessus le marché, sa poignée de main ! Ça serait trop commode et avantageux en vérité, si, en se payant des créneaux, on s'offrait l'honneur de ceux qui

sont tombés le nez dessus ! Un pont-levis ne s'assimile pas. L'écusson reste à celui qui l'a peint de gueule, je veux dire de son sang. Voilà pourquoi vivrait-on cent ans, et toute l'année, le plus respectueusement du monde, dans un de ces historiques et redoutables domaines, au milieu de ses enfants, petits et arrière-petits-enfants que l'on y aurait vus naître... on ne s'y sentirait cependant pas cinq minutes *chez soi*.

— Chez qui donc serait-on ?

— Chez « eux », chez les défunts.

— Ils n'y sont plus, puisque trépassés, poussière des siècles !

— Ils y sont, invisibles, impalpables, plus que s'ils y étaient tout de bon, plus qu'ils n'y furent de leur vivant. Ils y sont, *revenants* revenus. Leurs ombres éternelles y tiennent plus de place que n'en occupa leur corps. Leur souvenir remplit les salles, les galeries, les oubliettes, anime et peuple les cours au point qu'il opprime et anéantit le chétif possesseur d'aujourd'hui. Neuf fois sur dix, du reste, celui-ci n'est ni du sang ni du rang des prédécesseurs éloignés dont il se persuade avoir les titres de noblesse, parce qu'il a ceux de propriété. Le maître nouveau devient, au contraire, le valet des anciens. Ce sont eux, en dépit des apparences, qui crient, commandent, réveillent les échos, chassent et pêchent, montent les escaliers des tours, s'agenouillent à la chapelle, se chauffent sous le manteau des cheminées, eux seuls que l'on vient visiter en cette saison, pour qui l'on signe sur un registre... Sans eux, le château n'existerait pas, il ne serait qu'une opulente fantaisie de rentier féru de moyen âge.

Si quelqu'un vous faisait, mesdames, la proposition d'habiter un tombeau, le tombeau vide d'un autre, ne penseriez-vous pas qu'il se moque ou qu'il est fou ? Eh bien, pourtant, les insensés qui ne craignent pas de fixer leur établissement dans un donjon mâchuré d'histoire font la même chose. Ils s'installent au foyer d'un mort, de tous les morts qui vécurent là auparavant et qui, en traits ineffaçables, y ont laissé leur empreinte, marqué leur passage. Prétendre abriter son bonheur sous ces lambris centenaires est une aberration. Il faut laisser les vieux murs à leurs inconsolables fantômes.

Il se tut. Alors, la blonde, celle qui n'avait pas été châtelaine dans les temps... dit :

— Mais pardon ? Je voudrais comprendre. Il me semble bien cependant que vous en avez eu un ?

Il fit d'abord l'étonné.

— Un vieux château ?

Et la brune :

— Sans doute. Qui donc nous en a parlé ?

— Ce n'est pas moi, affirma-t-il avec froideur.

La mère paraissait gênée. Elle dit :

— Excusez, cher monsieur, la maladresse de ces petites filles qui, sans le faire exprès, viennent de raviver chez vous un pénible souvenir. En effet, mes enfants, monsieur a eu un château, un vieux et un beau, paraît-il.

— Ah ?

Il se redressa, un peu pâle.

— Admirable, mesdemoiselles. Pourquoi m'en cacher, après tout ?

— Comment s'appelait-il ?

— Le château d'Epouve.

— Où est-il ?

— Nulle part. Je ne l'ai plus.

— Vous l'avez vendu ?

— Oh ! non ! Mais — et c'est là le grand malheur auquel madame votre mère a fait une discrète allusion — un incendie l'a complètement détruit.

Les jeunes filles laissèrent échapper un léger

cri d'horreur... et elles demeuraient les mains jointes, lèvres entr'ouvertes.

— Oui, continuait lentement Le Clouet, comme pour lui tout seul... C'était une pure merveille... Epouve... ses mâchicoulis, ses plafonds à poutres peintes, ses tourelles, ses échauguettes, ses douves... il a flambé les pieds dans l'eau rouge.

— Vous étiez là ?

— J'y étais.

— Quelle atrocité ! Comme vous deviez souffrir ?

— Je pleurais. Et cela ne m'arrive pas une fois tous les trente ans.

— Mais comment le feu avait-il pris ? demanda la mère.

— Je vais vous le dire. Personne n'a jamais su cela. (*Il se pencha vers elles.*) C'est moi qui ai brûlé Epouve.

Elles reculèrent.

— Vous ?

— Moi-même. Epouve avait un écrasant passé. Je ne le possédais pas depuis un an que je sentis que jamais il ne serait à moi. Les morts ne le voulaient pas. Ils vivaient à ma table, sous mon toit, dans ma chambre. Je les gênais. Bientôt il me fut impossible d'y rester et cependant je n'avais pas le courage de consentir à ce qu'un autre après moi l'habitât. Alors, une nuit d'hiver que j'y couchais seul, ayant éloigné les gardes, j'y mis le feu, de cette main que vous voyez. J'en ai aujourd'hui un vrai chagrin, mais je ne le regrette pas. Ça n'était plus tenable. *Ils* m'y ont forcé.

Les femmes se taisaient, muettes de petite terreur.

Il ajouta tout à coup en souriant avec amertume :

— Mais je n'étais pas *assuré* ! Tranquillisez-vous ! Je suis honnête homme.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC

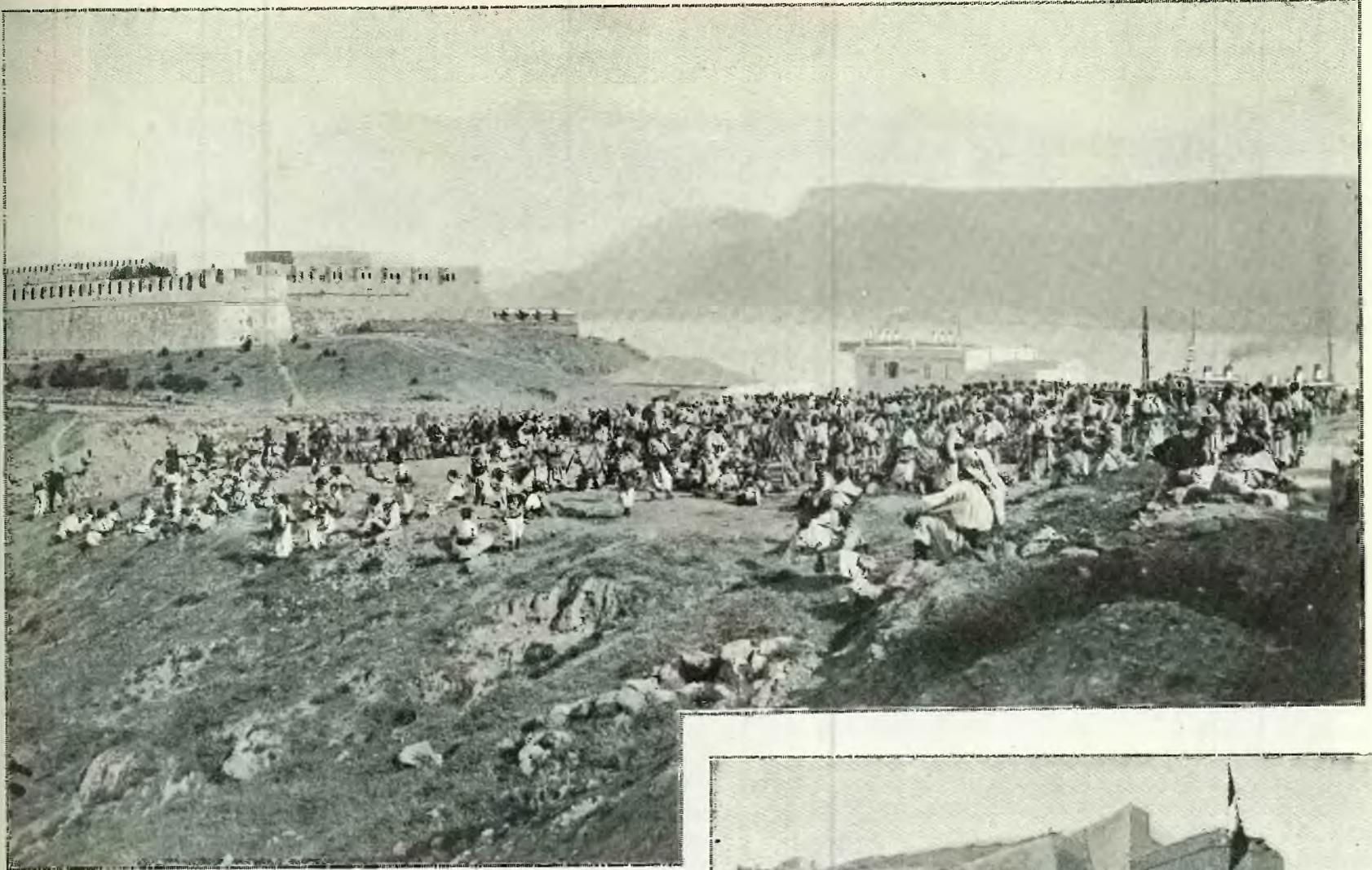
Le drapeau tricolore flotte maintenant sur le palais du gouverneur de Casablanca. La ville est occupée, conjointement, par les troupes françaises et espagnoles. La répression aura été énergique autant que prompte.

Le 31 juillet, le docteur Merle, le jeune et dévoué médecin du dispensaire français à Casablanca, envoyé par le gérant du consulat de France, M. Neu-



L'enseigne de vaisseau Ballande.

ville, apportait à Tanger la nouvelle du massacre des malheureux ouvriers européens. Le 5 août, en présence de l'odieux guet-apens dont étaient victimes les marins français envoyés sous la conduite de l'enseigne de vaisseau Ballande, pour garder le consulat, le *Galilée*, assisté du *Du-Chayla*, devait se décider à un bombardement que la modération et le sang-froid de M. Neuville avaient fait jusqu'à différer. Les événements allaient alors se précipiter avec rapidité.



Les compagnies de légionnaires et de tirailleurs, campées sur l'esplanade de Mers-el-Kébir, attendent l'ordre d'embarquement.

On aperçoit, en rade, les croiseurs *Jeanne-d'Arc* et *Gloire*. — Phot. A. Luck.

La veille, le 4, s'était embarquée, à Mers-el-Kébir, la première partie des troupes que le gouvernement français avait décidé d'envoyer à Casablanca.

Un bataillon de la légion étrangère, un bataillon de tirailleurs, une section de mitrailleuses et quelques conducteurs du génie avaient été concentrés à Oran, et se mettaient en route dès le matin pour l'embarcadere, musique en tête, l'allure très crâne, sous un soleil admirable. A une heure et demie, couverts de poussière, les soldats arrivaient à Mers-el-Kébir.

La division des croiseurs, commandée par l'amiral Philibert et composée de la *Gloire*, du *Condé*, de la *Jeanne-d'Arc*, auxquels allait venir se joindre le *Gueydon*, était mouillée sur rade.

Légionnaires et tirailleurs firent halte sur l'esplanade qui se trouve derrière



Sous le fort de Mers-el-Kébir: embarquement des tirailleurs dans les chalands qui vont les transborder sur les croiseurs. — Phot. comm. par M. Monbrun.

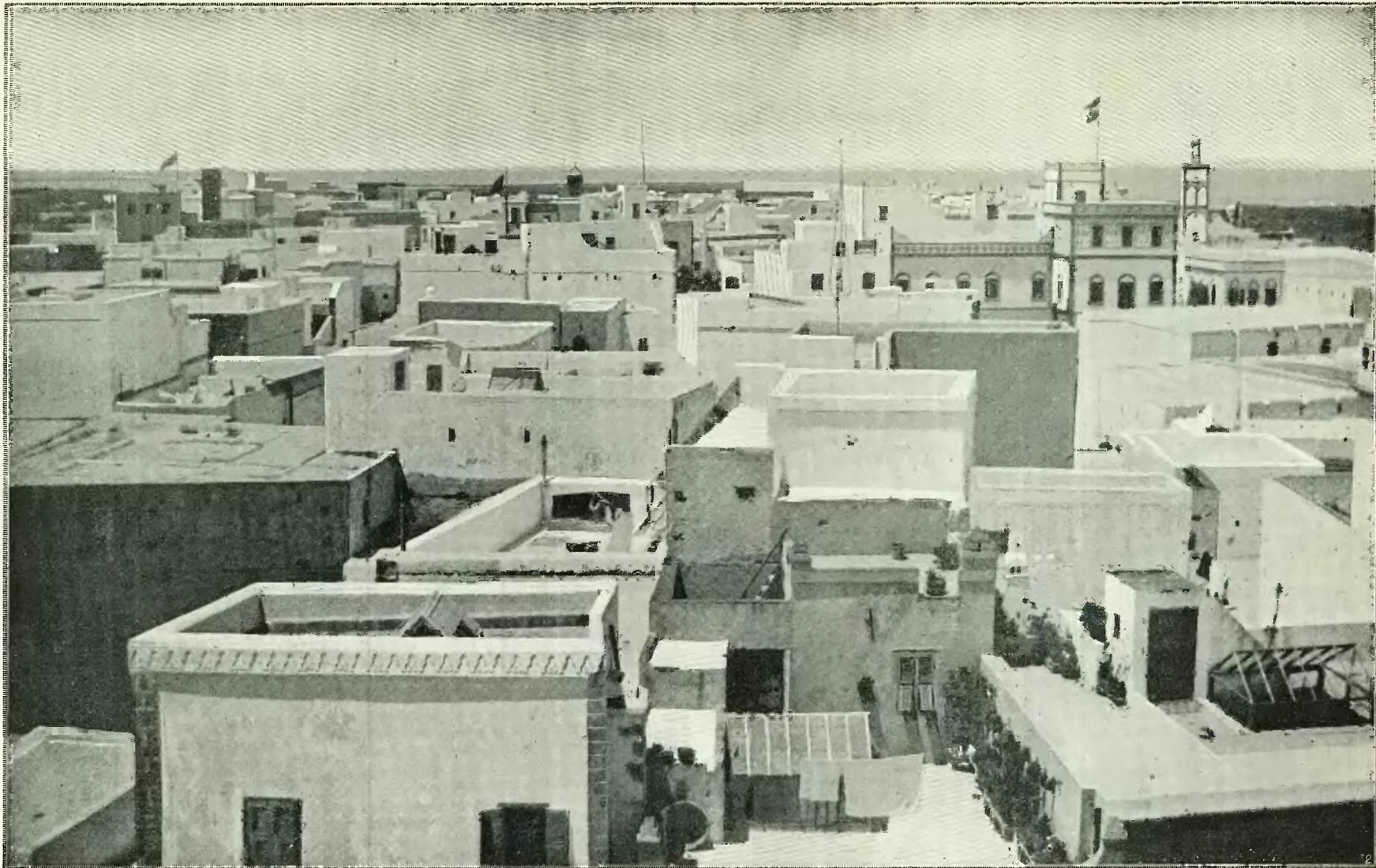


Le général Lyautey, commandant la division d'Oran, et le général Drude, commandant la colonne expéditionnaire, passent (le premier à cheval, le second à pied) la revue des troupes. — Phot. A. Luck.

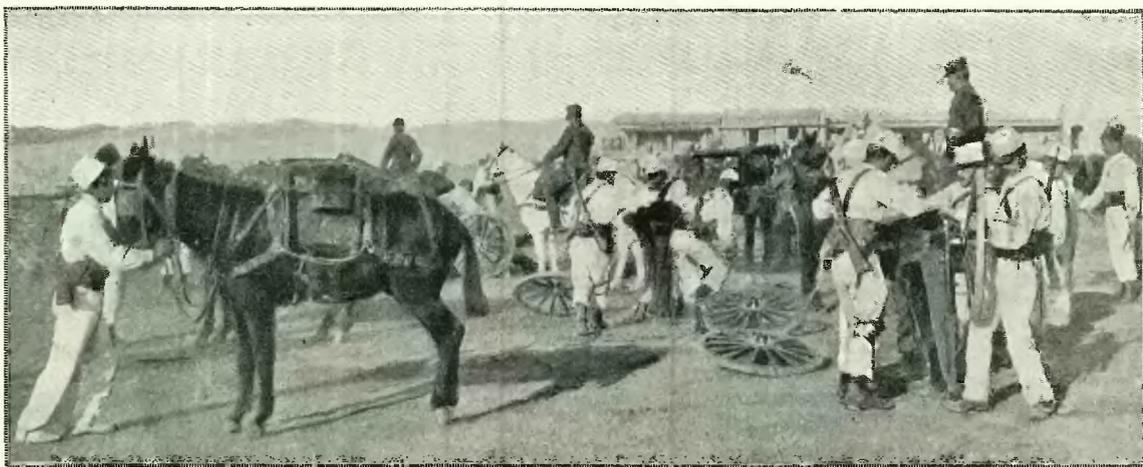
A ORAN: L'EMBARQUEMENT DE TROUPES POUR CASABLANCA

Mission des franciscains

Consulat d'Allemagne. Grande mosquée Ould el Hamra.



PANORAMA DE CASABLAN



Le montage d'un canon français de 80 m/m transporté à dos de mulet sur le lieu des opérations.

le fort, et l'embarquement du matériel, des approvisionnements, des munitions, des chevaux et mulets, commença immédiatement, à l'aide de chalands. A 5 heures, on en avait terminé avec cette première opération.

Le général Lyautey, commandant de la division, arrivait alors, pour passer en revue les troupes, avec le général Drude, leur commandant, et pour leur dire au revoir. M. Aynard, directeur du cabinet du gouverneur général de l'Algérie, était présent. Une foule nombreuse d'Oranais avait fait cortège aux soldats et les regarda s'embarquer. Le lundi matin, les navires levaient l'ancre. Le 7, à la première heure, ils arrivaient à Casablanca et mettaient les troupes à terre, juste à temps pour repousser une nouvelle attaque de tribus devant laquelle les marins débarqués par le *Galilée* et le *Du-Chayla* — guère plus de cent cinquante hommes — auraient peut-être été impuissants. Les canons des croiseurs déblayèrent les environs. Les troupes, malgré une forte houle, gagnèrent la ville et l'occupèrent : ce n'était plus guère qu'un monceau de ruines, empuanties par l'odeur des cadavres. Les quelques misérables canons braqués dans les embrasures des murailles avaient vite été réduits au silence par les batteries du *Galilée*, du *Du-Chayla*, puis du *Forb n.*

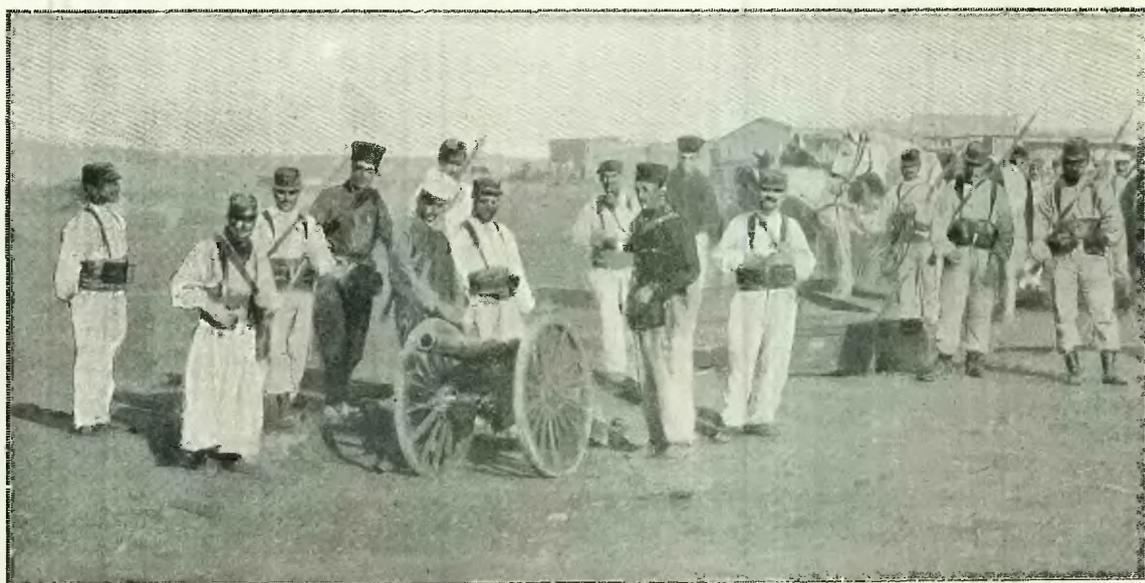
Ces navires avaient ensuite bombardé tout le quartier marocain.

Les attaques qui se sont produites depuis lors contre la ville ont été dirigées par des cavaliers venus de l'intérieur du pays. Nos soldats, admirablement et longuement entraînés au maniement de leurs mitrailleuses, n'ont pas eu grand-peine à les repousser.

Quant aux autres villes du littoral, où quelque effervescence persiste, elles sont sous la menace de nos canons : des navires ont été expédiés pour protéger nos nationaux à Mazagan, Tanger, Rabat, etc.

Nous avons eu, dans les divers engagements, quelques pertes d'hommes. L'un des premiers blessés a été l'enseigne Ballande, dont la belle crânerie devant la porte de la Mer, traîtreusement fermée à l'approche des soixante-quinze marins débarqués, le 5, à Casablanca, a sauvé la vie à ses hommes.

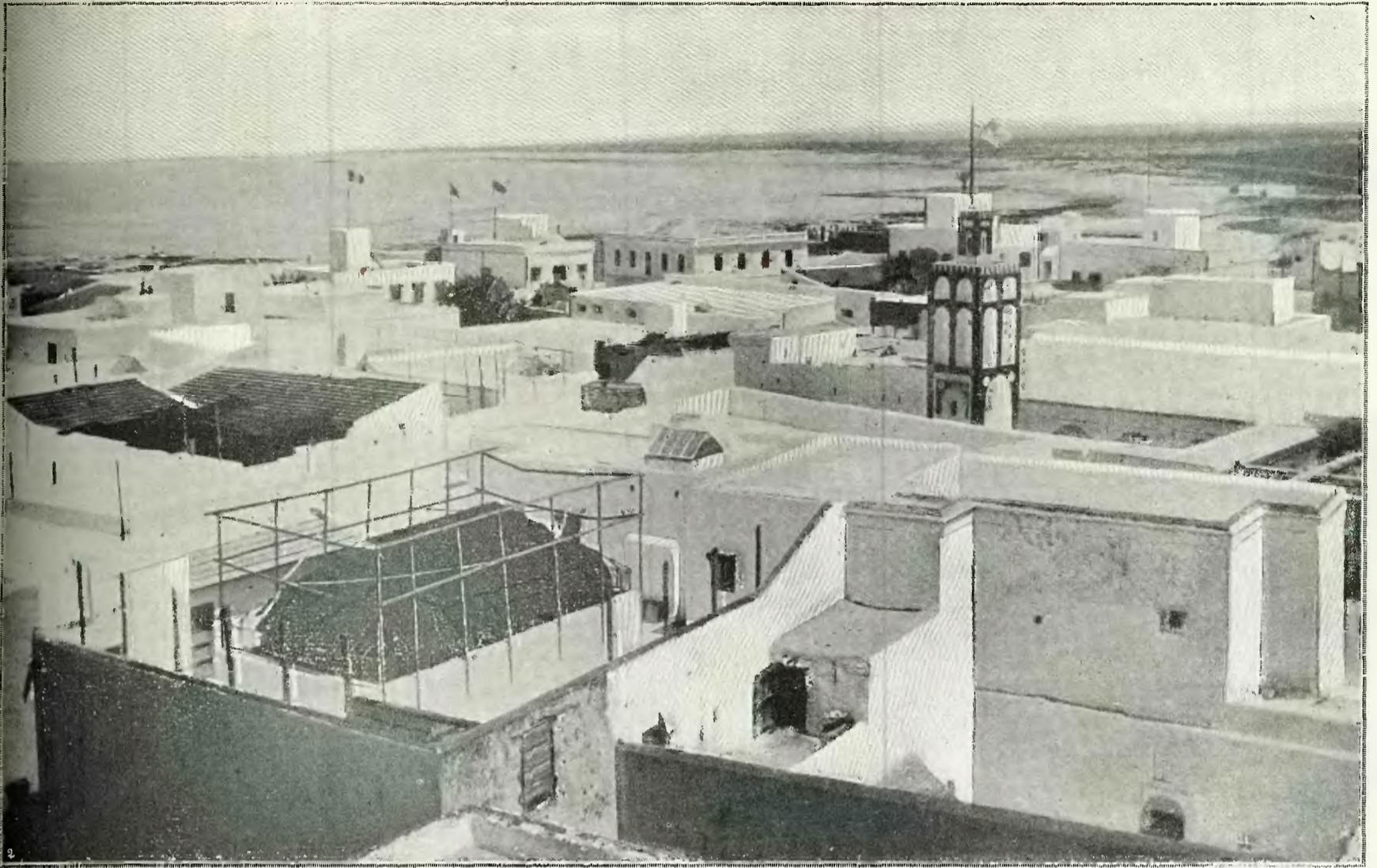
En somme, d'après les dépêches, on a l'impression que le calme se rétablit partout.



L'ARTILLERIE FRANÇAISE DE CAMPAGNE. — Un canon de 80 m/m avec ses servants, fantassins et tirailleurs, de la division d'Oran. — Photographies Jean Hess.

Consulats de France, d'Autriche-Hongrie, des États-Unis.

Minaret appartenant à la maison du caïd.

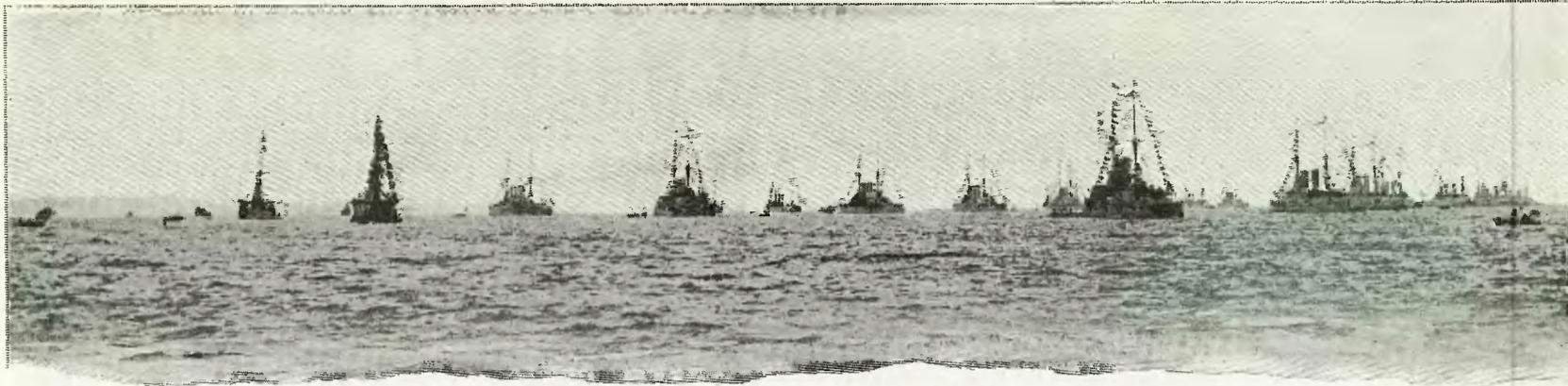


LE CENTRE DE LA VILLE



L'ARTILLERIE DE SIÈGE MAROCAINE. — Une batterie à Safi.

Photographies communiquées par M. de Montaubert.

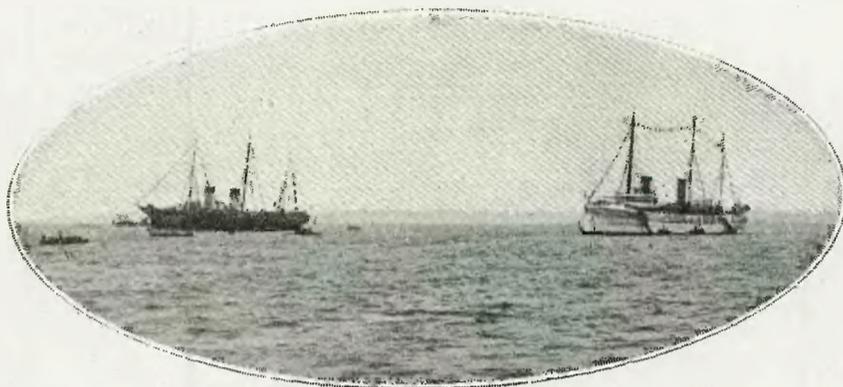


Une partie de la flotte allemande servant de garde d'honneur aux yachts impériaux, en rade de Swinemünde.

L'ENTREVUE DE SWINEMÜNDE

L'empereur de Russie et l'empereur d'Allemagne se sont rencontrés, au commencement de ce mois, à Swinemünde, dans les eaux allemandes de la Baltique. C'est le samedi 3 août qu'eut lieu cette rencontre préméditée, pour laquelle les souverains s'étaient fait accompagner, le premier de son ministre des Affaires étrangères, M. Isvolski, le second du chancelier de Bulow. Vers 11 h. ½ du matin, Guillaume II, en uniforme d'amiral russe, fit au tsar, à bord du yacht *Standart*, une visite que Nicolas II, en uniforme d'amiral allemand, lui rendit, un peu après midi, à bord du yacht *Hohenzollern*. A son arrivée, le *Standart*, salué par les canons de la flotte germanique, composée de vingt-huit navires, sous le commandement du prince Henri de Prusse, avait jeté l'ancre entre le *Hohenzollern* et le vaisseau-amiral *Deutschland*. Pendant toute la durée de la station des yachts impériaux, de nombreux torpilleurs, secondés par les bateaux de la police des ports de Swinemünde et de Stettin, devaient veiller à l'exécution de la consigne sévère

qui en interdisait l'approche. Les trois journées pleines qu'ils restèrent côte à côte furent, consacrées, hors des entretiens particuliers, à des politesses échangées de bord à bord : réceptions officielles, repas de gala, et, pour finir, à une grande démonstration navale. Le 3, à l'issue du déjeuner, les souverains se retirèrent quelques instants sur le pont du *Hohenzollern*, où l'une de nos photographies les représente en tête à tête entre des tablettes chargées de boîtes de cigares, probablement exquis ; un peu plus tard, Guillaume II conduisait son hôte au *Deutschland*, au *York* et au *Königsberg*, qu'il lui faisait visiter en détail. Le 4, on célébrait la fête de l'impératrice douairière de Russie. Le 5, la flotte importante que l'empereur d'Allemagne avait tenu à réunir pour la circonstance exécutait brillamment des manœuvres en haute mer, et, le soir, tous ses vaisseaux s'illuminaient de mille feux, tandis que, dans un dîner offert par le tsar, à bord du *Standart*, les souverains prononçaient



Le *Standart* et le *Hohenzollern*.

des toasts cordiaux, d'où toute allusion politique était soigneusement bannie. Le lendemain, après un déjeuner intime qui les réunissait une dernière fois, Nicolas II quittait la rade de Swinemünde, retournant directement à Cronstadt.



Nicolas II. Guillaume II.

A SWINEMÜNDE. — Les deux souverains vont, en vedette, inspecter l'escadre. — Phot. Th. Jurgensen.

LA COMÈTE DE 1907

Depuis quelque temps, une comète est signalée dans notre ciel, et les gazettes, en leurs chroniques, s'occupent d'elle, tout comme d'une étoile de théâtre. L'apparition d'une comète, il est vrai, fut toujours un événement d'importance, d'abord pour les astronomes qu'elle intéresse particulièrement, puis pour le profane vulgaire qu'elle ne laisse pas indifférent, excitant la curiosité des uns, évoquant chez les autres le souvenir de cuvées légendaires, réveillant chez certains de vieilles superstitions. C'est en sa qualité d'astronome que M. Camille Flammarion, notre éminent collaborateur, a observé et fait photographier l'astre bizarre actuellement visible à notre horizon, et au sujet duquel il veut bien fournir à nos lecteurs, avec sa haute compétence, des précisions où, à son ordinaire, sa science de vulgarisateur se pare d'idéalisme et de poésie.

On peut voir actuellement, à l'œil nu, toutes les nuits, une comète fort remarquable, dont la queue, pâle et diaphane, s'étend comme une aigrette blan-

deux mois à l'observatoire de Juvisy toutes les nuits pendant lesquelles les nuages ou le clair de lune ne s'y sont pas opposés. Elle a augmenté d'éclat depuis sa découverte, le 9 juin dernier, à l'observatoire de Princeton (Etats-Unis), par M. Daniel. Elle était alors de 9^e grandeur. Le 18 juin, elle était de 8^e; le 28, de 7^e; le 7 juillet, elle atteignait la 6^e grandeur et le 15 juillet la 5^e. Du 12 au 17 juillet, elle produisait à peu près à l'œil nu ou dans une jumelle l'effet de la nébuleuse d'Andromède. Ensuite, on put la comparer aux Fléiades. Elle atteignit la 4^e grandeur le 28 juillet, la 3^e le 8 août, et, comme nous le disions, elle peut être estimée actuellement de 2^e.

La queue, toujours opposée au Soleil, se montre formée d'un grand nombre de jets lumineux très fins, projetés avec violence par la force répulsive du foyer solaire. Leur position varie, et les variations visibles sur les différents clichés indiquent que la queue tourne autour de son axe.

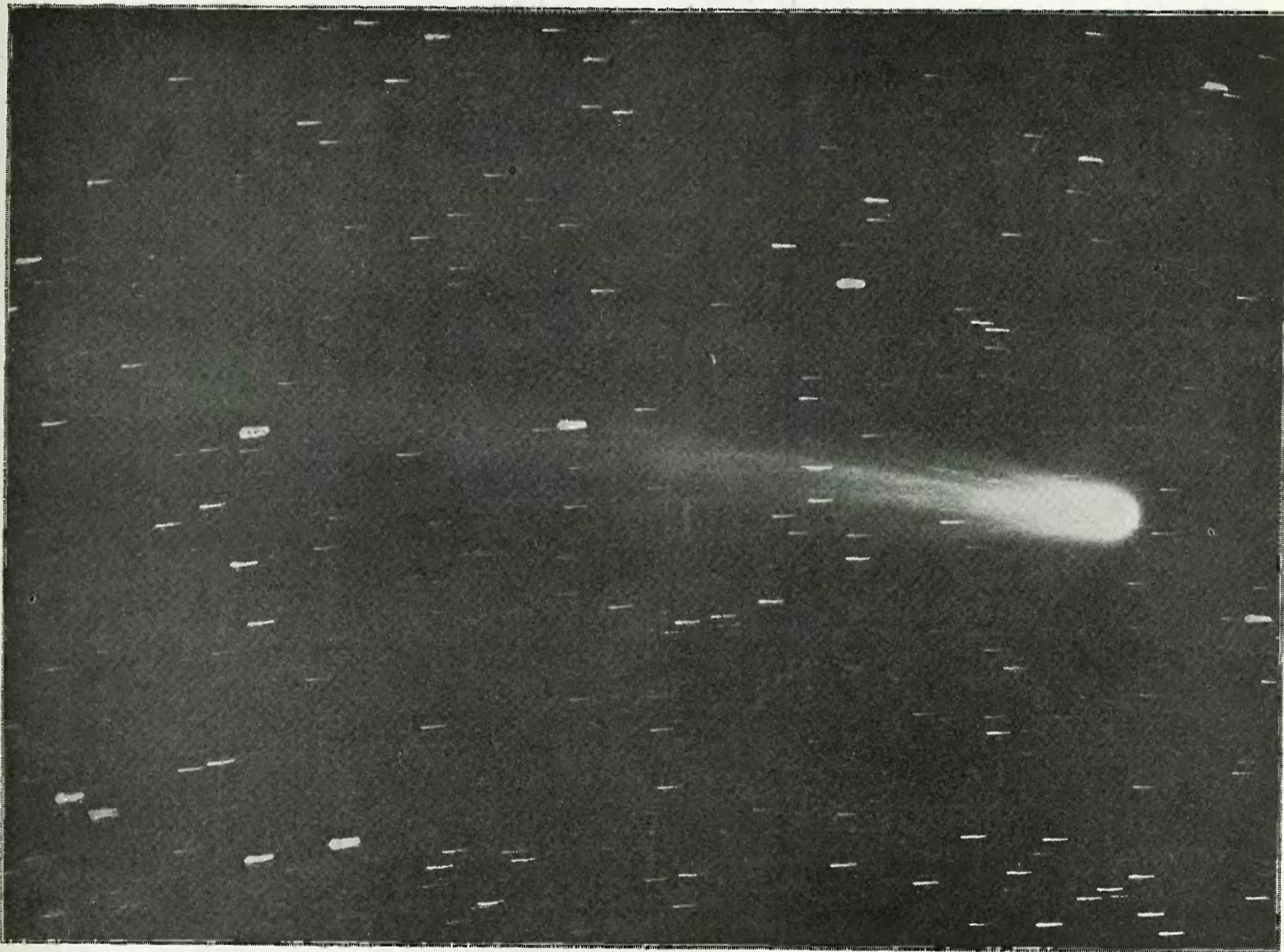
Si nous voulons nous rendre compte des dimensions de cette bizarre création céleste, observons

avec un appareil de photographie, les étoiles formant des traînées équivalant à la durée de pose, comme on le voit sur la photographie reproduite ici, prise le 9 août par M. Quéniisset, à notre observatoire de Juvisy, avec une durée de pose d'une heure, commencée presque au lever de la comète, alors que les étoiles étaient encore voilées dans les brumes inférieures. (Elles ont augmenté d'éclat pendant la pose et ressemblent à des poissons.)

Eh bien, ce déplacement, vu à cette distance, correspond à une vitesse de 48 kilomètres par seconde, ou de 2.880 kilomètres par minute. C'est du 172.000 à l'heure !...

Et ainsi, la blonde voyageuse file à travers l'espace, pour aller contourner le Soleil le 4 septembre prochain, s'électriser de ses rayons, frémir de son ardeur, grandir immensément en lumière et en étendue, et s'enfuir ensuite dans les déserts de l'infini.

Pourquoi ces voyages interplanétaires ? Quel est le rôle des comètes dans l'économie générale de



La comète de 1907, photographiée le 9 août à l'observatoire de Juvisy.

Cliché pris par M. Quéniisset. — Les étoiles forment des traînées correspondant à la durée de la pose : 55 minutes.

che sur une longueur de 14 degrés, c'est-à-dire environ vingt-huit fois le diamètre de la Lune, et dont le noyau, très lumineux, brille comme une étoile de 3^e grandeur. L'ensemble de la comète représente l'éclat d'une étoile de 2^e grandeur, dont l'intensité lumineuse serait diffusée sur toute l'étendue de l'astre chevelu, en s'affaiblissant de la tête à la queue.

La comète est bien visible le matin, à l'orient, à partir de 2 heures et demie, jusqu'à l'aurore, qui efface sa lumière en même temps que celle des étoiles.

Ce n'est pas une apparition extraordinaire, comme les prodigieuses comètes de 1858 et 1861, et ce n'est même pas une comète éclatante comme celles de 1874, 1881 et 1882 ; mais les comètes bien observables à l'œil nu sont si rares que celle-ci mérite vraiment d'être signalée. Du reste, nous n'en avons pas vue d'aussi belle dans notre ciel boréal depuis l'année 1882, ce qui représente déjà un quart de siècle.

Nous l'avons observée et photographiée depuis

que la tête, avec son auréole chevelue, mesure environ 10 minutes d'arc et que la distance de la comète à la Terre est de 131 millions de kilomètres à la date actuelle. Ces nombres représentent, pour la tête de la comète, un diamètre de 380.000 kilomètres, c'est-à-dire près de trente fois le diamètre de la Terre.

Quant à la queue, elle est quatre-vingt-quatre fois plus vaste, ce qui indique une longueur supérieure à 32 millions de kilomètres, attendu qu'elle ne se présente pas à nous de face, mais assez obliquement.

C'est comme une bouffée de vent, d'une extrême ténuité et d'un fantastique volume, qui voyage à travers le vide éthéré avec une vitesse inouïe, dont nous ne pouvons guère concevoir la rapidité sans une sensation de vertige. En quelques minutes, nous la voyons, au télescope, se déplacer devant les étoiles, qui ne perdent rien de leur lumière pendant ces éclipses transparentes. Si nous suivons la comète

l'univers ? A quoi servent-elles ?... A quoi servons-nous nous-mêmes ?

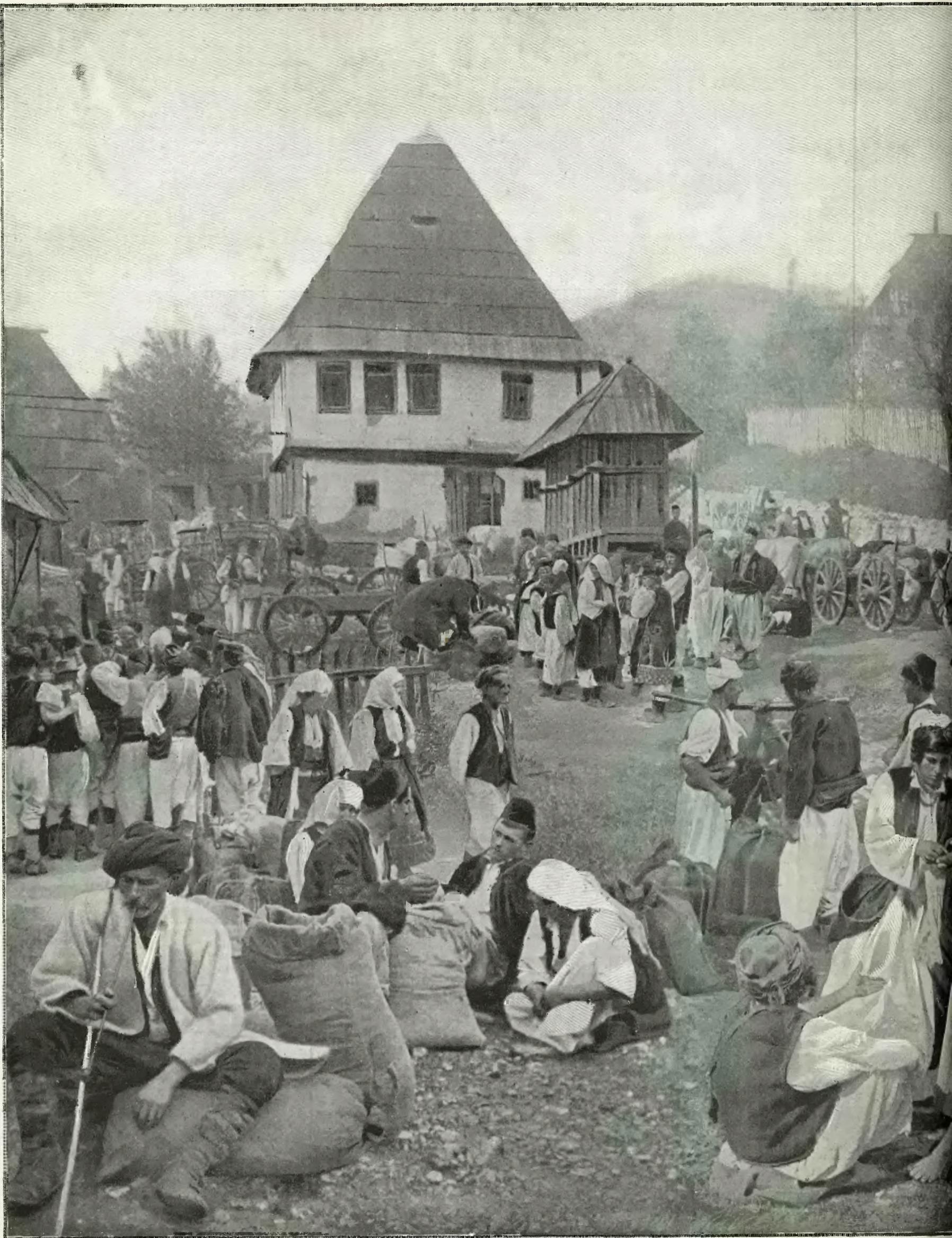
Sont-elles simplement folles, comme les héros de l'automobilisme actuel, qui dévorent l'espace pour le seul plaisir de courir à la mort ? Ce n'est pas probable. La loi qui les régit est plus raisonnable que la fantaisie humaine. Puisque l'univers marche, chaque rouage a sa valeur et son but.

Cette comète nous montre dans son spectre, comme toutes ses sœurs, les bandes du carbone et de quelques-uns de ses composés. Auraient-elles pour mission de semer dans l'espace des germes de vie ?

Le froid glacial de l'espace ne peut tuer aucun microbe.

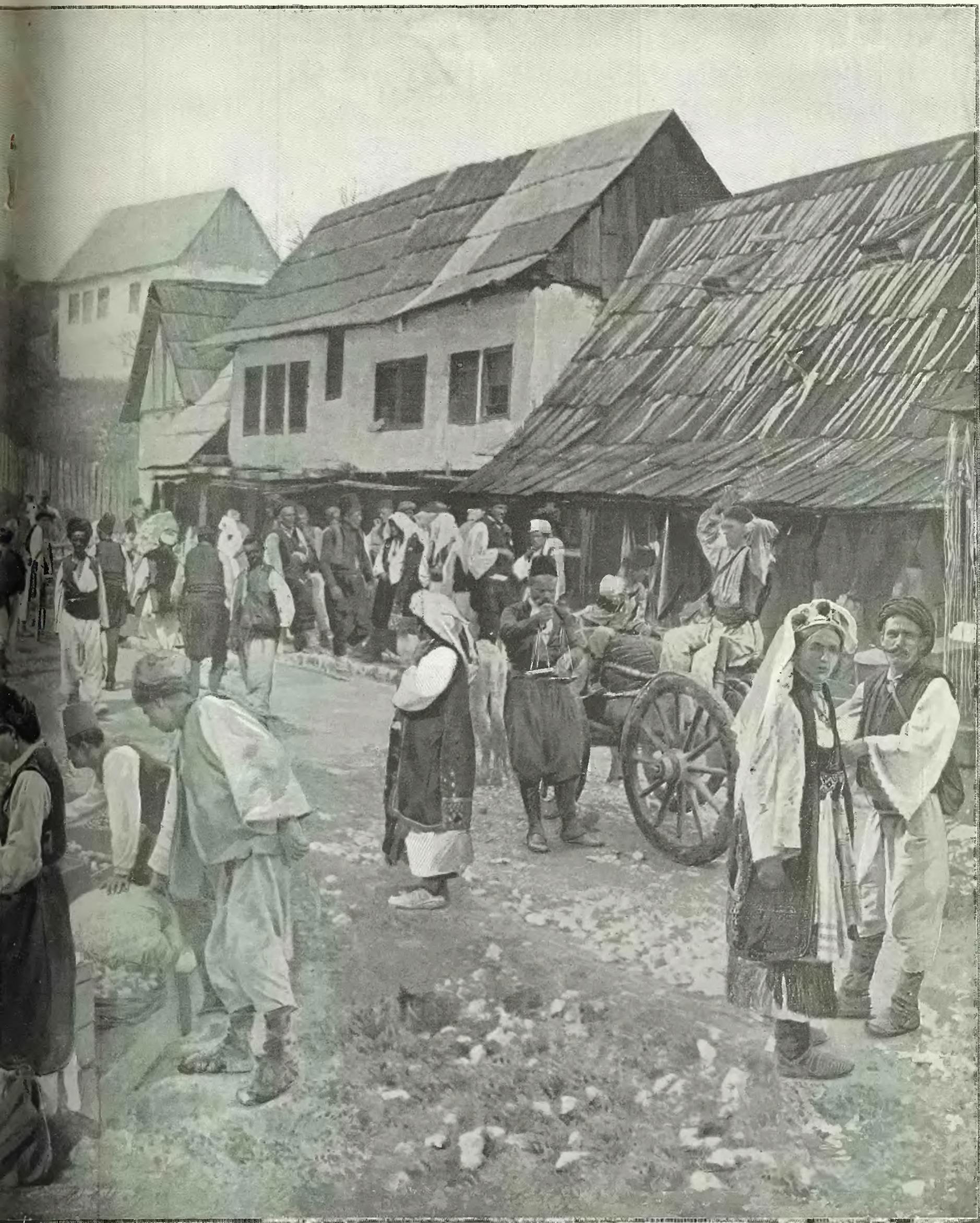
Tout monde, tout astre, est un mystère. La comète semble, dans le ciel, un point d'interrogation qui accentue encore l'éternel mystère des êtres et des choses.

CAMILLE FLAMMARION.



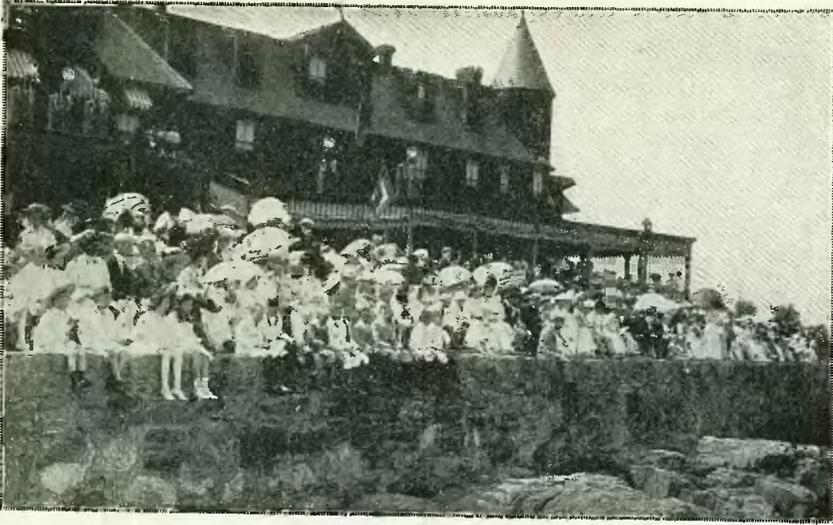
LA SAISON DES PRUNES. — En Bos

Photographie Gervais-Co



Herzégovine : le grand marché aux pruneaux de Dorboy.

mont. — Voir l'article, page 112.



Les tribunes du Larchmont Yacht-Club.

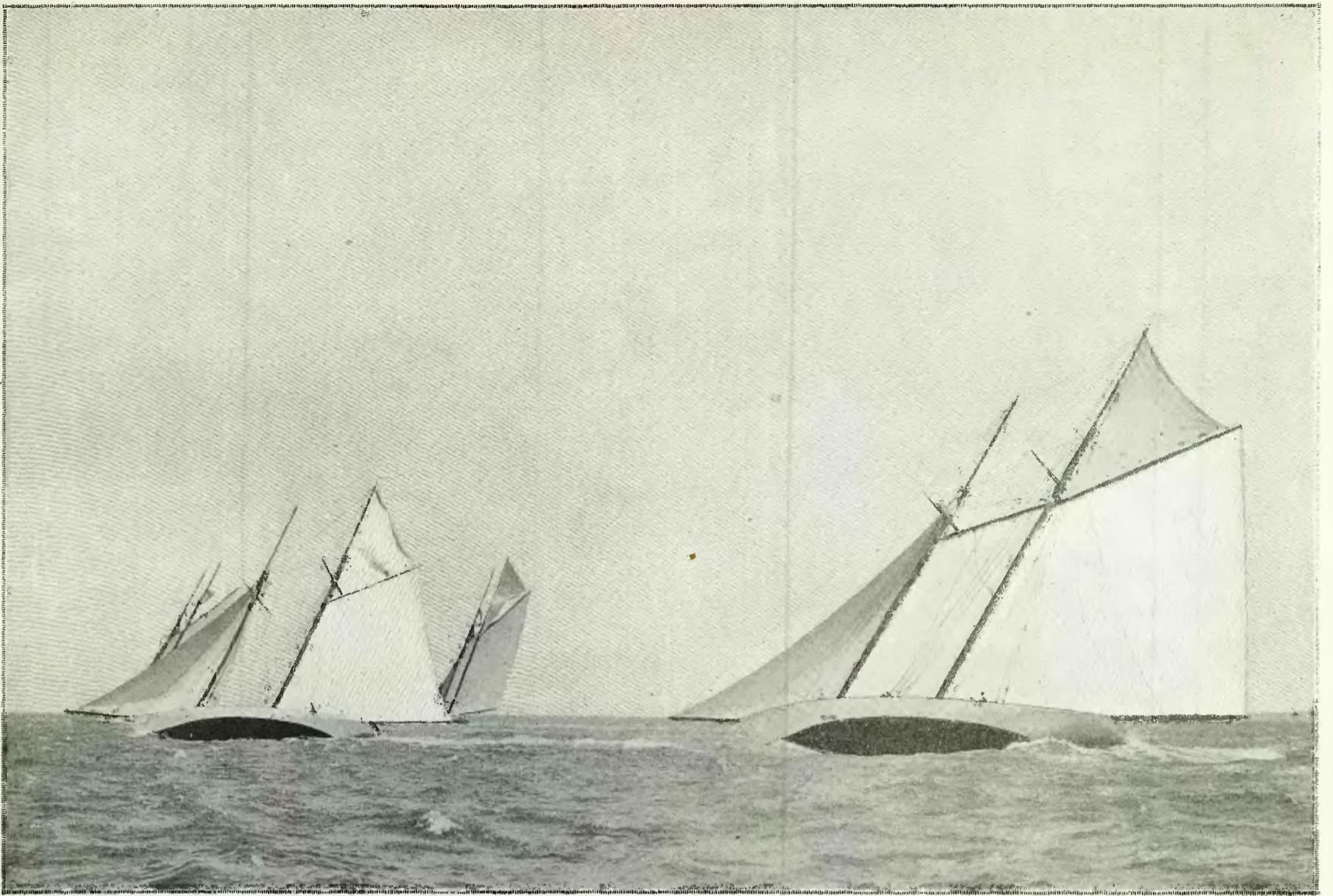


Le sloop *Aurora*.



La goélette *Istalena*.

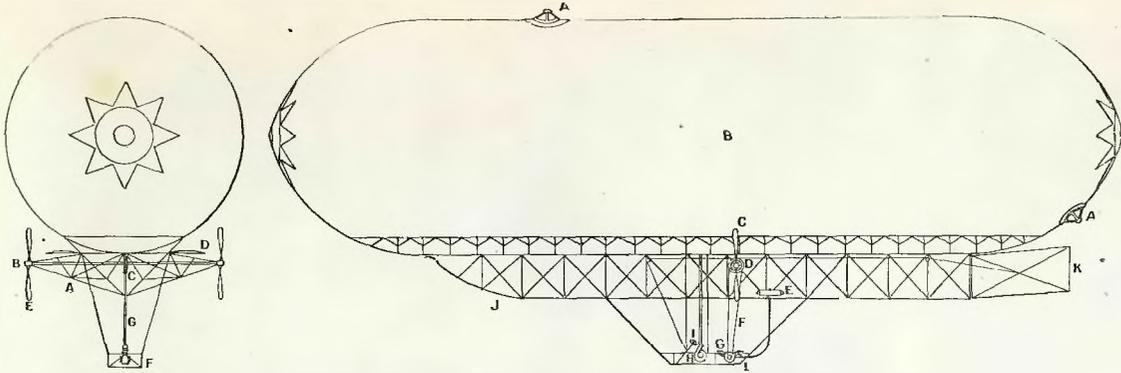
QUELQUES INSTANTANÉS
Clichés Edwin Levick, pris pendant la grande semaine nautique



Trois goélettes gagnantes : *Queen*, *Ingomar* et *Elmina*.



La goélette *Elmina*.



Coupes schématiques du dirigeable militaire allemand du major Gross.

A. Armature. — B. Arbre de transmission. — C. Poulie. — D. Stabilisateurs. — E. Hélices. — F. Nacelle. — G. Courroie. — A A'. Soupapes. — B. Ballon. — C. Hélice. — D. Poulie. — E. Réservoir à essence. — F. Courroie. — C. Moteur. — H. Ventilateur. — I. Volant du gouvernail. — J. Armature. — K. Gouvernail. — L. Nacelle.

LES DIRIGEABLES ALLEMANDS

Les brillants résultats obtenus, en France, dans la voie de la navigation aérienne au moyen des ballons dirigeables ont amené d'autres nations — notamment l'Allemagne — à faire des essais du même genre.



Le major Gross. Le major von Parseval.
Les constructeurs des deux dirigeables allemands.

On se souvient de l'échec des premières expériences du comte Zeppelin. Deux autres systèmes de navires aériens ont été construits par nos voisins, dans ces derniers temps : d'abord celui du comte von Parseval et, en second lieu, celui du major Gross.

Nous parlerons tout à l'heure du ballon de Parseval. C'est celui du major Gross qui est établi directement par le service militaire et sa construction est entourée du plus grand mystère. Cela n'a rien de surprenant, étant donné le but poursuivi par le gouvernement allemand, qui est de doter son armée d'un dirigeable pouvant rivaliser avec ceux du type français *Patrie*. Mais aussi les photographies et les descriptions qui en ont été données jusqu'ici sont plus ou moins erronées.

Pour obtenir sur ce nouveau ballon des renseignements exacts, une visite au parc aéronautique de Tegel — qui est le « Chalais-Meudon » d'Allemagne — et une enquête personnelle à Berlin s'imposaient donc. Nous en avons rapporté des détails et des photographies qui ont le mérite d'une authenticité absolue.

A Tegel, le hangar réservé au ballon militaire du major Gross est voisin de celui qui abrite le dirigeable de Parseval. La première impression qui se dégage de l'examen du nouveau dirigeable, c'est qu'il constitue une imitation, ou, plus exactement, une édition inférieure de l'œuvre de l'ingénieur Julliot. La partie mécanique paraît trop faible et le ballon proprement dit, auquel les constructeurs français ont consacré tant de soins, a été tellement négligé que l'on n'a pas pu maintenir la forme arrêtée sur les plans primitifs. Au lieu de se présenter

sous forme d'un cylindre, terminé par une légère pointe à ses deux extrémités, ainsi qu'il est indiqué sur notre dessin schématique, — le navire aérien ressemble à un gigantesque saucisson disproportionné, se pliant au milieu et portant, sous forme de taches lépreuses, la trace des « lais » de teinte différente qu'il a fallu ajouter à l'enveloppe pour accroître son volume de 1.400 à 1.800 mètres cubes. Cette addition a été nécessitée par un manque de force ascensionnelle que les calculs n'avaient pas prévu. La longueur très réduite, 40 mètres seulement pour un diamètre de 12 mètres, contribue à la lourdeur de l'ensemble.

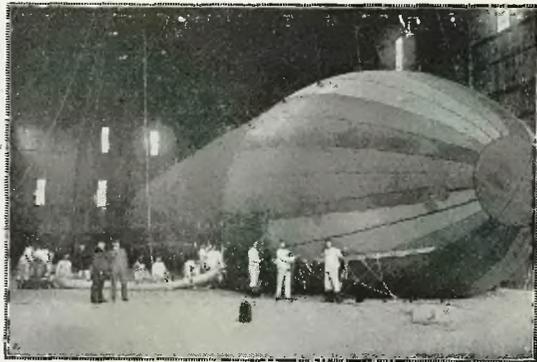
L'étoffe du ballon est analogue à celle usitée en France, elle est constituée par un tissu de coton enduit de caoutchouc, mais elle est loin d'être aussi perfectionnée et laisse, paraît-il, perdre quotidiennement une quantité de gaz relativement considérable.

Les stabilisateurs n'existent pas dans le système Gross ; il n'y a que deux flotteurs insignifiants appliqués directement au-dessous du ballon qui rappelle, de loin, cette partie si profondément étudiée du ballon *Patrie*. Le gouvernail, tout en étant d'une forme légèrement différent de celui du ballon français, est appliqué à la même place.

En vue d'augmenter la résistance de la masse, les constructeurs ont — toujours comme dans le *Patrie* — constitué à la partie inférieure une ossature métallique en acier et aluminium, à laquelle est fixée la nacelle, avec son moteur.

Ni le moteur à 4 cylindres, de 30 à 35 chevaux, ni les soupapes automatiques ne présentent de particularité.

La seule innovation de la construction allemande se trouve dans la position, mécaniquement rationnelle, des



Le dirigeable de Parseval en état de gonflement.

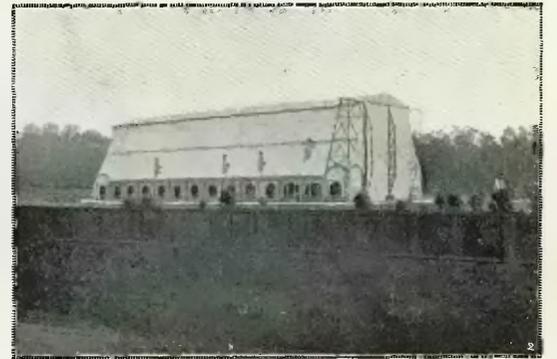
deux hélices propulsives. Ces hélices, en aluminium, de 2^m,50 de longueur, sont montées sur un arbre fixé directement au-dessous du ballon. Le mouvement leur est transmis par une poulie reliée par courroie à l'arbre du moteur et tournant à 800 tours à la minute.



La première sortie du dirigeable Gross.

Dans ces conditions, le nouveau dirigeable allemand, dénommé *Motorluftschiff n° 1*, doit pouvoir lutter contre un vent de 4 à 5 mètres à la seconde, avec une vitesse de 20 kilomètres à l'heure (1).

Un des rares avantages de ce dirigeable, c'est que, malgré son poids et son volume, il est très maniable, et que



Le hangar du dirigeable du major Gross.
(Vue prise du hangar du dirigeable de Parseval.)

les manœuvres d'appareillage et de gonflement ne prennent que trois ou quatre heures. En outre, le fait que ce ballon, avec son moteur et ses accessoires, peut être chargé sur une seule voiture, n'est pas non plus négligeable.

Quant au ballon du major von Parseval, qui est construit pour le compte d'une société particulière, mais qui sera vraisemblablement utilisé plus tard par le service de l'armée, il est établi suivant des principes un peu différents. Sa forme est beaucoup plus allongée ; il cube 3.000 mètres, et possède trois stabilisateurs. Son moteur de 90 chevaux actionne une hélice à quatre ailes de soie non rigides qui se déploient et se tendent quand le moteur est en marche, sous l'action de la force centrifuge.

Aucune expérience décisive ne peut encore, d'ailleurs, nous fixer sur ses qualités.

(1) Ce programme est plutôt modeste, si l'on considère que, dans son récent voyage à Rambouillet, le *Patrie* a marché contre un vent continu de 7^m,50 à 8 mètres, à la vitesse de 21 kilom. 500.



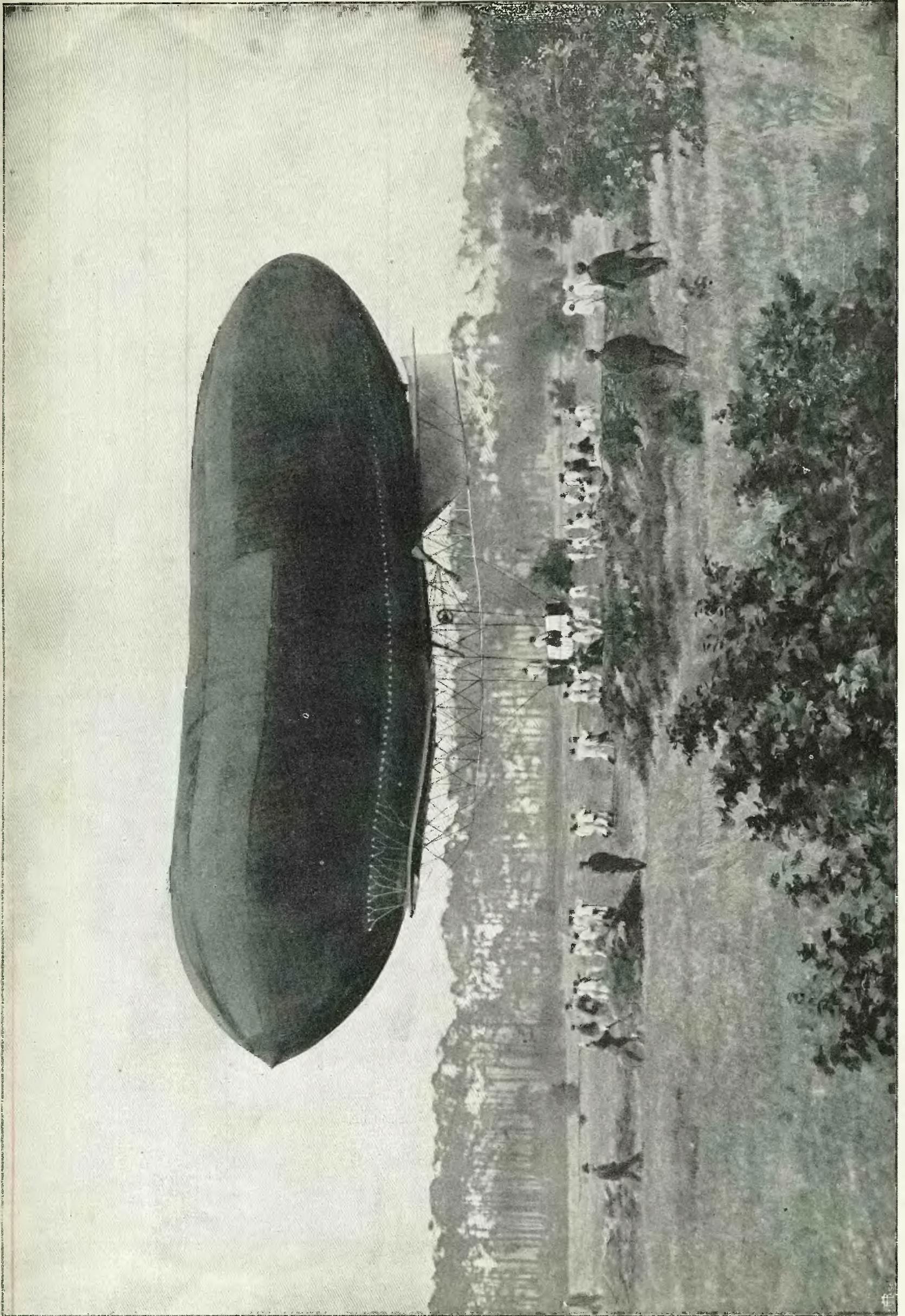
L'entrée du parc aérostatique de Tegel.

• Entrée interdite à toute personne étrangère au corps des aérostiers. •



Les deux hangars des dirigeables allemands au parc aérostatique de Tegel.

(A gauche, derrière le rideau d'arbres, le hangar du dirigeable officiel du major Gross ; à droite, le hangar du dirigeable de Parseval.)



LE DIRIGEABLE MILITAIRE ALLEMAND DU MAJOR GROSS, DANS LE PARC AÉROSTATIQUE DE TEGEL, PRÈS BERLIN.

Voir l'article à la page précédente.

LIVRES NOUVEAUX

Poètes et poèmes.

Tant que le Midi aura du soleil et des vignes, le peuple du Midi sera un peuple de poètes et de chanteurs. Les chants des poètes du Midi ont la vibrante sonorité des voix du Languedoc et de la Provence. Ils ont l'éclat des paysages aux couleurs brutales. Ils ont la fougue et l'enthousiasme exalté de la race. Les chants des poètes du Midi sont presque toujours très beaux, et l'on ne se lasse point de les entendre. Il y a quelques mois, un Languedocien, M. Paul Hubert, nous émerveilla avec le chaud mirage de ses *Horizons d'or*. Aujourd'hui, un autre Languedocien, l'un des premiers orateurs et des plus ardents poètes du mouvement régionaliste, M. Charles Brun, célèbre la magique vertu du *Sang des vignes* (Meissin, 3 fr.). M. Charles Brun nous avait déjà donné les *Chants d'Ephèbe* et *Onyx et Pastels*, deux plaquettes aux inspirations heureuses et aux rimes brillantes. Orfèvre, de plus en plus laborieux, du vers, il n'a pas mis moins de dix ans pour ouvrir les pièces du *Sang des vignes* et il en a fait de purs joyaux dont les facettes recueillent et réfléchissent tous les flamboiements du soleil du Midi.

Ce sont aussi — non plus lancés en un rythme fougueux, en un élan de fièvre dans des clartés brûlantes, mais colorés délicatement avec un art tout féminin de la nuance et du clair obscur — de très agréables et très remarquables poèmes que nous donne M^{me} Perdril Vaissière (Sansot, 3 fr. 50). Le titre du recueil est emprunté à la pièce liminaire : *Celles qui attendent*

... au balcon de leur longue espérance penchées.

Qu'attendent-elles, qu'espèrent-elles de la vie, les jolies rêveuses, les douces illusionnées, dont nous sentons, dans ces poésies, frissonner l'âme si exquisement ingénue ? Des joies impérieuses ? Des voluptés éternelles ? L'amour divinisé d'un Chevalier au cygne ? Hélas ! D'un geste de mélancolie résignée, le poète tire les voiles des horizons menteurs et, sous les mirages dissipés, apparaît la réalité froide :

Deux fantômes, muets visages de leur crainte,
R. dent obstinément sous le balais de l'or ;
Leurs pas jumeaux aissent au sol la même empreinte,
Leur silence est pareil : c'est l'oubli et la mort.

L'ineffable tissu d'amour, ô bien-aimées,
La robe de baisers dont votre chair est fait,
La voici : c'est la mort qui vous l'a préparée.
Roulez autour de vous sa tunique de lin.

Ses mains vont l'ajuster à vos formes roides.
Serrant vos pieds étroits, écrasant vos deux seins ;
Pourtant ce sera moins douloureux que la vie ;
Dormez la grande nuit sous vos flambeaux éteints.

Il ne nous est point possible, en cette trop rapide revue des livres, de rendre compte de tous les volumes de vers qui nous sont parvenus ces temps derniers, mais, cependant, nous ne voulons pas omettre de signaler : *la Chanson du pauvre* (Mercure de France, 3 fr. 50), par M. Grégoire Le Roy, un très émouvant poète ; *le Livre du soleil (les Cités vivantes)*, par M. André Ibels, qui salue la résurrection d'Adonis en de beaux couplets sur la vie et sur la mort (Sansot, 3 fr. 50) ; *le Clavier des harmonies* (Flon, 2 fr. 50), par M. Henri Allorge, qui célèbre la musique dans une suite de très originales « transpositions » poétiques ; *les Montagnards* (Flon, 3 fr. 50), par M. Daniel Sivet, qui cherche son inspiration dans la contemplation des sites familiers ; *les Lucioles* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), par M^{me} la duchesse de Rohan, dont nous connaissions déjà *la Lande fleurie* ; *Odes à voix basse* (Sansot, 3 fr.), par M. Fernand Dauphin ; *Autour du seuil* (Flon, 3 fr. 50), par M. Pierre Courtois, qui nous dit « tout ce qui s'agite, brille et bavarde autour du seuil » ; *Réflexes* (Biblioth. gén. d'édition, 3 fr. 50), par M. Jean Plémeur ; *le Bruit et le Silence* (Fasquelle, 3 fr. 50), des vers souples, par M. Louis Legendre ; *les Feuilles d'acanthé* (Stock, 3 fr. 50), finement ciselées par M. P. Guichard ; *Nocturnes (1892-1905)*, par M^{me} Anne d'Osmond (Hachette, 3 fr. 50), qu'inspirent la nuit et l'eau, la douceur des campagnes au soleil couchant et le mystère des étangs lunaires ; *Bruits d'ailes* (Lemerre, 3 fr.), par M. Joseph Bouchard, des vers galants, coquets, jolis (le Baiser à la Muse, Aubade à la marquise, etc.) qu'attriste à peine, de-ci de-là, quelque mélancolie légère.

Enfin, parmi les rééditions, traductions et recueils sélectionnés d'œuvres qui, déjà, ont fait leur carrière, citons : les

Œuvres choisies d'Alfred de Musset, avec études et analyses, par M. Paul Morillot (Delagrave, 3 fr. 50) ; la réunion en un volume des *Poèmes élégiaques* (le Jardin des rêves, Epigrammes, Nocturnes, Ballades, Vitrux), de M. Laurent Tailhade, ce très pur artiste du mot et du vers ; et la traduction, par M. Albert Savine (Stock, 3 fr. 50), de ces *Poèmes* d'Oscar Wilde qui, dès leur apparition en Angleterre, posèrent leur auteur en chef de l'école de l'art pour l'art.

Romans.

M^{me} Clarté, la *Petite Mousmé* de M. Gabriel Hautemer (Flon, 3 fr. 50), n'est qu'une parente éloignée de M^{me} Chrysanthème, la petite mousmé de M. Pierre Loti, la Japonaise-bibelot qui esquisse des gestes indécis et puérils, souffle dans des trompettes de cristal et joue, avec une impayable gravité, à la dame et à l'amour. M^{me} Clarté — dont on goûtera la savoureuse correspondance — est vraiment une grande personne qui aime pour tout de bon, qui souffre, et qui, après le rappel en France de son mari à la mode japonaise, le lieutenant de vaisseau Roger d'Ayguevives, se tue comme la pauvre M^{me} Butterfly, à qui elle ressemble étrangement. Cette idylle au triste dénouement se déroule non point au Japon, mais en Indo-Chine, à Saïgon, à Pnom-Penh. La Japonaise est ainsi isolée de son milieu et détachée de son cadre, ce qui d'ailleurs ne lui enlève rien de son originale et touchante personnalité.

Il nous est affirmé, dans le roman de M. Gabriel Hautemer, qu'un officier européen ne peut se résoudre à unir définitivement ses destinées à celles d'une mousmé japonaise, même si la mousmé est plus fidèle, plus aimante et plus digne d'attachement que bien des femmes légitimes d'Europe. Par contre, dans un autre très bon livre, *la Maison des yeux bleus* (H. Gautier, 3 fr.), M^{me} Jacqueline Rivière nous montre combien aisément le même officier, détaché dans quelque France lointaine, peut devenir la proie naïve d'une créature de sa race, d'une aventurière souple, experte à jouer de sa séduction multiforme sur un cœur privé d'affection immédiate et sur un esprit que le soleil d'Extrême-Orient prédispose à tous les mirages. A vrai dire, l'acte du lieutenant de vaisseau Jacques des Monédières, épousant la triste Virginie Prunier, chanteuse au café-concert d'Hanoï, est celui d'un homme bon qui se croit assez fort pour recréer une âme et la faire viable par le don de son amour. D'aucuns admireront, sans plus, la générosité du geste. Mais, pour M^{me} Jacqueline Rivière, cette générosité, produit d'un faux sentimentalisme, n'est qu'une pitié facile et presque toujours coupable. Seul, nous dit-elle, l'homme sans famille a le droit de risquer une aussi dangereuse partie, parce que seul il est en cause et que, seul, il est appelé à souffrir de son erreur possible et trop souvent probable. Mais il ne saurait, sans forfaire à son devoir, à son honneur, diminuer, par son propre fait, la richesse morale du foyer de ses pères et, par une indigne union dont les suites lamentables sont à prévoir, endeuiller toutes les chères âmes d'une noble « maison des yeux bleus ». Nous avons déjà eu l'occasion de dire combien nous aimions le talent de M^{me} Jacqueline Rivière. Ses œuvres écrites pour la famille, pour le foyer qu'elles défendent sans faiblesse contre les théories dissolvantes, devraient figurer dans toutes les bibliothèques de la jeunesse.

Actualité.

Parmi les ouvrages si nombreux publiés, depuis quelque trois ans, sur le Maroc, il en est un que les massacres et le bombardement de Casablanca désignent naturellement à l'attention du public. C'est la captivante relation, faite par le docteur Weisgerber, médecin à Casablanca, de ses *Trois Mois de campagne au Maroc* à la suite de la mehalla d'Abd-el-Aziz qui, en 1897, opéra contre les tribus rebelles, de Casablanca à Marakech (Ernest Leroux, 5 fr.). Les derniers événements marocains nous donnent le droit de tout redouter, même le pire, une guerre sainte qui multiplierait considérablement, pour nous, les difficultés de l'heure présente. C'est donc avec le plus vif intérêt qu'on se renseignera, dans le livre du docteur Weisgerber, sur la valeur de l'armée chérifienne, sur la force d'agression et de résistance des Marocains et enfin sur les conditions dans lesquelles pourrait être entreprise une marche militaire de Casablanca à Marakech.

LES THÉÂTRES

La grande semaine des théâtres en plein air : Orange, Cauterets, Luchon, Bussang, Champigny.

Depuis plusieurs années, M. Paul Mariéton s'occupe, avec une activité louable, de donner aux représentations du théâtre antique d'Orange une périodicité annuelle. Il avait préparé, pour 1907, et il vient d'exécuter avec succès un programme des mieux choisis. Trois soirs de suite, le 3, le 4 et le 5 août, une foule immense a goûté, dans l'enceinte vénérable, la joie d'applaudir de beaux vers tragiques. Le premier spectacle était composé d'*Endymion*, un acte en vers de M. Achille Richard, déjà joué l'an dernier à l'Odéon, ouvrage élégant, toutefois un peu gracieux pour le plein air, et des *Erinnyes*, la puissante et farouche comédie de Leconte de Lisle, admirablement à sa place dans ce cadre grandiose. M^{mes} Segond-Weber et Tessandier, M. Albert Lambert fils y furent acclamés. Le second soir, M. Albert Lambert, M^{me} Tessandier et M^{lle} Berthe Bovy interprétèrent *Britannicus* ; puis l'orchestre des grands concerts classiques de Lyon, un des meilleurs, sinon le meilleur orchestre de province, joua la *Neuvième Symphonie avec chœurs*, de Beethoven. Le troisième soir, M. Mariéton et son collaborateur, M. Antony Réal, avaient décidé de faire entendre deux œuvres nouvelles : *Hypatie d'Athènes*, drame en deux parties et en vers de M. Paul Barlatier, le jeune directeur du *Sémaphore* de Marseille, et *Hélène*, tragédie en trois actes d'un médecin homme de lettres, M. Roger Dumas. *Hypatie d'Athènes* a été fort sympathiquement accueillie : au premier siècle de notre ère, Hypatie, prêtresse de Vénus (M^{me} Lara fut délicieuse sous les voiles de cette vierge grecque), Hypatie voit les fidèles de la déesse se détourner du culte ancien et se rallier à la foi nouvelle que prêche Apostolos, apôtre du Christ ; elle meurt de cet abandon, sans pouvoir se défendre d'aimer son triomphateur qui la bénit au moment de son trépas ; sujet d'une simplicité lumineuse traité en vers faciles, mais qui ne manquent pas d'harmonie. *Hélène*, comme on doit penser, la guerre de Troie pour sujet ; vieux thème que l'auteur a quelque peu renouvelé en faisant de Paris seulement le ravisseur d'une Hélène qui le déteste, et pour laquelle tous les Troyens succomberont et Hector lui-même, le plus vaillant de leurs chefs, mourra, comme en se sacrifiant à un idéal ; cette tragédie, écrite en vers d'une inspiration soutenue, a été brillamment interprétée par M^{mes} Segond-Weber, Delvair, Barjac, par MM. Albert Lambert, Philippe Garnier et Gorde.

A Cauterets, sur un fond de montagnes farouches, le directeur de ces représentations estivales, M. Jules Rateau, a eu l'heureuse idée de jouer une pièce du poète très humain qu'est Maurice Magre. *Velléda* est une prêtresse gauloise amoureuse d'un officier grec au service de Rome, Néore, à qui, après avoir été initiée par lui à la religion de la Bonté, elle fait le sacrifice de sa vie. Le sujet, dans ses développements, et l'écriture, le style, sont d'un véritable artiste, d'un vrai poète à l'inspiration généreuse, abondante. Ce beau poème dramatique — si bien composé pour le plein air — interprété par M. de Max, M^{lles} Lucie Brille, Madeleine Roch et de Poujols, M. Romuald Joubé, a été salué de chaleureux applaudissements.

Luchon a maintenant aussi son théâtre de la Nature — inauguré dimanche par M. Dujardin-Beaumetz — sur un plateau qui surplombe des vallées verdoyantes et qui est dominé lui-même par les neiges de la Maladetta. M^{me} Silvain, MM. Silvain et Fenoux y ont joué *Electre*, *Iphigénie* et... si près de Roncevaux, c'était tout indiqué : *la Fille de Roland*.

A Bussang, M. Maurice Pottecher a rouvert son cycle annuel de représentations rustiques par sa tragédie de la *Reine Violante*, qui a retrouvé le chaleureux accueil qui lui avait été déjà fait.

Enfin le théâtre de Champigny a renouvelé son spectacle avec une comédie en quatre actes, en vers, de M. L. Michaud d'Humiac : *le Cortège d'Alcibiade*. M. Michaud d'Humiac nous conte, avec une verve pittoresque, comment fut excitée, par les fastes d'Alcibiade, et comment fut

punie l'envie du démagogue Hyperbolos. Alcibiade, c'est M. Henry Krauss ; Hyperbolos, M. Henry Perrin, c'est dire que les deux rôles sont parfaitement interprétés. M^{mes} Adrienne Beer, Marguerite Roch, Ghemma, Norma, Blanc, nous présentent sous la lumière du soleil, devant l'agora d'Athènes, de jolies silhouettes légèrement vêtues.

Pendant ce temps, le Châtelet ouvre ses portes — en plein mois d'août ! — pour reprendre *les Pétules du Diable*, la légendaire féerie, celle que nos pères, nos grands-pères eux-mêmes, ont applaudie et que nos fils et, sans doute, nos petits-fils applaudiront. *Le Courrier de Lyon* fait sa réapparition sur la scène de la Porte-Saint-Martin et y retrouve son grand succès habituel. Et trois soirées très réussies sont offertes, dans la salle des Fêtes du *Journal*, par le « Théâtre du Rire et des Larmes », un joli titre, pas démenti par le programme, composé d'une comédie prestement enlevée, *Phosphore*, de M. Ch. de Bussy ; d'une comédie encore, *Bas-Bleuette*, et d'un drame, *Mère*, de M^{me} Mahot-Dutréb, qui nous fit applaudir ainsi son talent très divers ; de *L'Emmuré*, court drame terrifiant de M. Desplanques, et d'une comédie drôlatique de M. Jean Drault, *le Cousin Panard*.

ALBERT KAEMPFEN

Une attaque d'apoplexie vient d'enlever, à quatre-vingt-un ans, M. Albert Kaempfen, directeur honoraire des Musées nationaux.

Il était né à Versailles, en avril 1826. Son père, Suisse d'origine, avait servi, en qualité de chirurgien, aux armées impériales, puis, le calme revenu, s'était fixé en France. En 1849, on accorda donc sans difficultés au fils la qualité de Français, à laquelle les services paternels lui donnaient plein droit.

Albert Kaempfen entra d'abord au barreau, puis fut pris du désir d'écrire. Il collabora à *la Gazette des Tribunaux*, passa au *Temps*, quand Neftzer le fonda. Il publia chez Hetzel un roman que tous nous avons lu : *l'Histoire d'une tasse de thé* (1866), et plus tard, *Paris capitale du monde*, qui, préparé sous l'Empire, ne parut qu'en 1876.



M. Albert Kaempfen.

Il donna enfin, à *L'Illustration*, une collaboration des plus distinguées.

Jules Ferry, qu'il avait connu au *Temps* et qui savait son goût pour les arts, le fit entrer, en 1879, dans l'administration, comme inspecteur des Beaux-Arts. Trois ans plus tard, il était appelé à la direction des Beaux-Arts ; en 1887, il remplaçait M. de Ronchard à la direction des Musées nationaux. Sa direction, heureuse, n'eut pas d'histoire, jusqu'à l'aventure illustre de la tiare de Saitapharnès. Il fallut, en cette circonstance comme en tant d'autres, une victime : ce fut M. Albert Kaempfen, le plus désintéressé, le plus intègre des hommes, lui qui poussait l'affection pour son cher musée — *le Temps* nous le révèle — jusqu'à payer de ses deniers les glaces dont on recouvrit, pour les protéger contre les fureurs des iconoclastes, certains tableaux des petits maîtres hollandais.

Ce fut, dans toute l'acception du terme, un parfait galant homme, et son dernier geste, quand il dut quitter le Louvre, le prouva surabondamment : il laissa au musée, avant que d'en sortir, un Rembrandt qui lui venait de l'héritage de son père, une fort belle chose, et le meilleur de sa fortune.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

POUR ATTÉNUER LE ROULIS.

Nous avons signalé, il y a quelques semaines, le dispositif très ingénieux, imaginé par M. Crémieux, pour amortir le roulis. Précédemment, un ingénieur allemand, M. Otto Schlick, avait proposé de recourir, dans le même but, aux propriétés du gyroscope si curieusement utilisées par M. Brennan pour la construction du « train à gyroscope ».

On a fait beaucoup de bruit autour de la conception de M. Schlick, avant que la moindre expérience ait permis d'en supputer l'intérêt pratique. Un essai récent a donné des résultats appréciables. Le système a été appliqué au *Seabar*, torpilleur allemand de 35 mètres de longueur sur 3^m,60 de largeur, tirant environ un mètre d'eau. L'appareil stabilisateur était constitué par un volant pesant 500 kilogrammes, ayant un peu plus d'un mètre de diamètre, tournant autour d'un axe vertical placé dans un cadre mobile autour de deux tourillons horizontaux placés à bâbord et à tribord.

Lorsque, sans mettre le gyroscope en action, on faisait basculer le navire au moyen d'une grue, celui-ci ne reprenait l'équilibre qu'après 20 à 25 oscillations. Si, au contraire, on lançait le volant, le roulis était presque complètement amorti après la demi-oscillation.

Ce résultat s'accorde avec le fait d'expérience connu que les bateaux à aube sont plus stables que les navires à hélice. Mais on doit remarquer que l'antique système à roues n'est utilisé que pour de faibles tonnages ; et des considérations techniques, qui paraîtraient un peu ardues, semblent indiquer que le système de M. Schlick ne saurait donner de bons résultats appliqué à des navires de grande dimension.

LE BILLARD OVALE.

Un inventeur anglais a imaginé un billard de forme ovale qui, à en juger par ses brillants débuts, paraît destiné à supplanter avant peu les tables rectangulaires. Plusieurs des premiers clubs londoniens l'ont, en effet, déjà adopté.

Parmi ses avantages, il faut d'abord citer celui-ci : il dispense les joueurs de prendre des attitudes ou fatigantes ou grotesques que les angles leur imposaient pour certains coups. En outre, il permet de varier à l'infini les effets du carambolage.

Durant les premières séances, l'oval *billiard* déconcerte profondément le joueur, car les angles produits par la bille, quand elle prend contact avec le bourrelet, sont très différents de ceux qu'on observe sur une table oblongue. Mais le jeu offre au novice un intérêt qui grandit rapidement, à mesure qu'il triomphe des difficultés.

M. Weiss, le fameux champion anglais,

qui s'essayait sur la table ovale au moment où fut prise la photographie que nous reproduisons, exprima son impression sous une forme pittoresque :

— La science des angles de la table ovale est à la science de ceux de la table oblongue ce que le bridge est au whist.

Nos princes du carambolage seront-ils du même avis ?

LA LÉGENDE DE LADY GODIVA.

Tous les trois ans, la ville de Coventry (Chester) célèbre par un *pageant* la gloire de la bonne dame Godiva qui, au moyen âge, sacrifia sa pudeur au bonheur de ses compatriotes.

Rappelons brièvement l'héroïque et charmante légende.

En l'an 1507, lady Godiva supplia son époux, le farouche Léofric, comte de Chester, de diminuer les impôts dont il accablait ses sujets. Elle n'en reçut que cette sauvage réponse : il ne lui donnerait satisfaction que si elle traversait toute nue les rues de Coventry.

La légende (si joliment illustrée par Jules Lefebvre) dit que la bonne comtesse accepta l'épreuve. Sans autre vêtement que son opulente chevelure, elle traversa la ville sur un palefroi qu'une suivante menait par la bride. Mais elle avait supplié les habitants de s'enfermer chez eux, ce qu'ils firent, à l'exception d'un indiscret qui reçut, à titre de châtiment, le sobriquet de *Peeping Tom* (Thomas l'Espiegle).

Depuis près de deux siècles, Coventry organise donc tous les trois ans une brillante fête en l'honneur de l'héroïne. Cette année, un différend s'est élevé entre la municipalité et certaines associations protestantes, alarmées à la pensée que le fameux épisode serait reconstitué « avec autant de réalisme que possible ».

De fait, les organisateurs du *pageant* avaient retenu les services de la Milo, une fort jolie spécialiste de poses plastiques, qui devait réincarner, en son « costume » historique, la bienfaitrice de Coventry. On discuta pendant des semaines sur ce point important : la lady Godiva de 1907 s'exhiberait-elle en maillot ou revêtirait-elle, durant le cortège, le somptueux costume des reines saxonnes ?

Notre photographie prouve que la Milo eut gain de cause. En présence des cent mille spectateurs que la polémique de presse avait attirés à Coventry, elle traversa la ville en un maillot couleur chair dont la hardiesse était à demi dissimulée par un voile léger et par l'opulence d'une chevelure... postiche commandée spécialement à Paris, dit la chronique, et qui ne pesait pas moins de deux livres et demie.

A QUELLE DISTANCE LE TONNERRE SE FAIT-IL ENTENDRE ?

La question est de saison : nous sommes

à la période de l'année où chacun peut faire des observations sur ce point. Arago a, autrefois, fait quelques recherches à ce sujet, mais il ne semble pas que, depuis, on ait étudié ce problème. L'observatoire de Saint-Genis-Laval étant particulièrement bien placé pour des observations de ce genre, M. Luizet, météorologiste à l'observatoire de Lyon, en a profité pour se livrer à une étude de longue haleine.

Il fait remarquer d'abord que, pour recueillir des données exactes, il faut observer au début, ou à la fin de l'orage, plutôt qu'au milieu : lorsque les coups sont

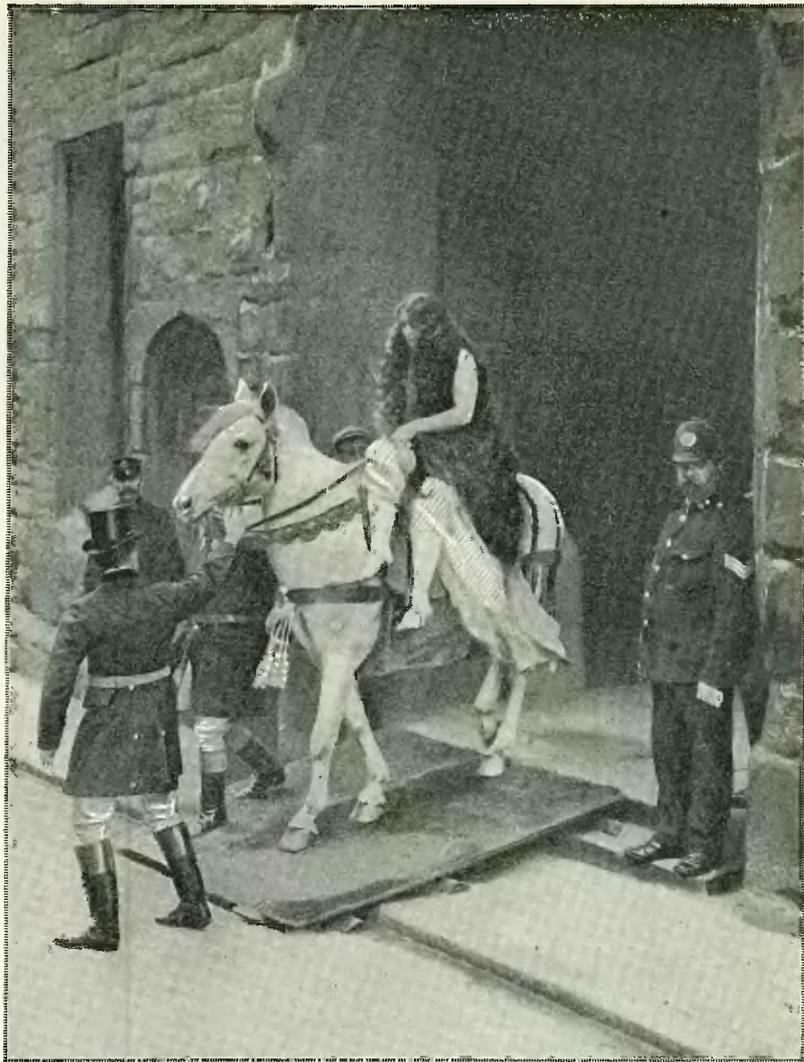
plus espacés, on court moins la chance de se tromper en attribuant à un éclair donné un roulement qui ne lui appartient pas. En outre, il est préférable de tenir compte des éclairs verticaux, entre nuages et terre : leur bruit est sec, et se distingue facilement des roulements produits par les éclairs entre nuages.

La conclusion d'Arago était que le tonnerre ne se fait guère entendre à plus de 25 kilomètres. Un empereur chinois, avant lui, avait adopté un chiffre plus élevé : 40 kilomètres. Cet empereur, qui avait nom Kang-hi, paraît avoir eu un sens d'observation assez développé. Car, en même temps qu'il fixait à 40 kilomètres la distance à laquelle le tonnerre peut se faire entendre, il remarquait que l'artillerie se fait entendre beaucoup plus loin : jusqu'à 30 lieues (120 kilomètres). Ceci est tout à fait exact ; et le bruit de nos pièces d'artillerie modernes peut même aller plus loin. Arago parle de 147 et même de 200 kilomètres : lors des obsèques de la reine Victoria, le canon tiré en rade de Portsmouth se fit entendre à 134 kilomètres.

Depuis 1894, M. M. Luizet a fait plusieurs observations sur les orages : notant la direction de l'éclair, le temps mis par le son du tonnerre à se faire entendre, et se renseignant ensuite sur l'endroit exact où se trouvait l'orage. Les chiffres varient considérablement. Dans trois cas, il a pu entendre le tonnerre venant d'orages qui éclataient à 39, 42 et 45 kilomètres. Le chiffre de 45 kilomètres paraît être une limite. Dans le cas où il a été observé, les circonstances étaient particulièrement favorables : pas de montagnes ou collines interposées ; air très calme.

Mais bien souvent le tonnerre a une portée faible. M. Luizet a constaté, en effet, plusieurs fois, qu'un orage qui éclatait à 15 kilomètres seulement de distance ne se faisait pas du tout entendre. C'est la confirmation d'une observation faite en Hollande par Muschenbroek, à savoir qu'il peut tonner à la Haye sans qu'on en entende rien à Leyde, à 4 lieues de distance.

En somme, le tonnerre peut s'entendre encore à 45 kilomètres de distance, et il peut ne plus être perçu à 15 kilomètres. Beaucoup de circonstances, en effet, peuvent s'opposer à la propagation lointaine du son.



LES FÊTES DE LADY GODIVA. — La figurante Milo sortant, en 1907, du château de Coventry, par la porte où passa, en 1507, l'authentique lady Godiva.



Une nouveauté sportive : le billard ovale.

LE CRIME DE MONTE-CARLO

Le 6 août, un monsieur et une dame d'une soixantaine d'années, des Anglais d'allures respectables, venant de Monte-Carlo, arrivaient à Marseille par un train du matin et chargeaient un commissionnaire de faire expédier, vers une gare de Londres, une malle volumineuse, apportée parmi leurs bagages. Le colis parut suspect à ce commissionnaire ; le commissaire spécial, prévenu, en requit l'ouverture : il contenait le tronc d'une femme, dont on découvrit la tête et les jambes dans une valise, à l'hôtel où les voyageurs étaient descendus. Ceux-ci purent être immédiatement arrêtés, et, depuis lors, les journaux n'ont cessé de fournir quotidiennement à leurs lecteurs de copieuses informations au sujet de ce crime sensationnel.

Il fut commis à Monte-Carlo, l'après-midi du 4 août, dans la villa qu'habitaient M. et M^{me} Goold, qui, après avoir assassiné M^{me} Emma Lévin, une Danoise, leur amie, vraisemblablement pour la voler, voulurent se débarrasser de son cadavre. Aux premiers interrogatoires, ils avaient répondu par un récit mensonger où ils faisaient intervenir un meurtrier imaginaire ; ils se sont enfin décidés, suivant la formule consacrée, à entrer dans la voie des aveux : d'accord avec sa femme, M. Goold confesse qu'il a tué M^{me} Emma Lévin en la frappant d'un poignard ; mais seule, prétend-il, une folle exaspération causée par une grossière injure déterminait son geste violent.

Quoi qu'il en soit, ces sinistres scènes de meurtre et de dépeçage se passant silencieusement à quelques pas de l'agitation mondaine d'une ville de plaisirs, la condition sociale du couple criminel, son apparence de respectabilité jusqu'au jour où l'enquête a dû fouiller son existence aventureuse ; le mystère dont l'affaire reste entourée, toute cette histoire de la « malle sanglante » offre à la curiosité publique les éléments d'un mélodramatique roman-feuilleton, dont la suite, tout au moins pour M. Goold, se déroulera devant la justice de la principauté de Monaco ; quant à M^{me} Goold, née en France (elle s'appelle Girodin de son nom de famille), avant de lui appliquer l'extradition, il faut s'assurer qu'elle a bien perdu la nationalité française.

UNE ARCHIDUCHESSSE EN PROMENADE

M^{me} l'archiduchesse se promène, dans les rues de Vienne entre ses deux sœurs : en costume des plus simples et fort commode pour la marche, elle semble n'avoir nul souci d'attirer les regards par l'élégance de sa toilette. Cependant, quelques passants la reconnaissent



M^{me} Wilhelmine Adamovitch, épouse divorcée de l'ex-archiduc Ferdinand d'Autriche, entre ses sœurs. — Phot. Carl Seebald.

tront peut-être et prononceront, en la désignant, le nom de Wilhelmine Adamovitch. C'est, en effet, le nom que, fille d'un maître d'école et artiste dramatique, elle portait avant d'épouser l'archiduc Léopold-Ferdinand d'Autriche. Celui-ci ne trouva pas dans ce mariage le bonheur durable qu'il en avait espéré : il s'accoutuma mal des fantaisies originales de sa femme et notamment, dit-on, de son goût trop marqué pour le régime naturiste, qu'elle prétendait lui faire pratiquer à son exemple, et récemment, un tribunal helvétique prononçait le divorce à la requête de l'archiduc, devenu aujourd'hui citoyen suisse, sous le nom roturier de Wœffling. Mais M^{me} Adamovitch n'accepta pas le jugement tel quel, et elle vient de rentrer à Vienne afin de solliciter l'appui des tribunaux autrichiens.

L'INCENDIE D'IVRY

Dans la soirée du 12 août, un incendie a détruit en partie l'importante raffinerie de pétrole de MM. Desmarais frères, située à Ivry-sur-Seine, quai du Port-à-l'Anglais. Le feu s'était déclaré vers la fin de l'après-midi ; il envahit rapidement les vastes magasins remplis de fûts et de bidons d'huile minérale, qu'il allumait et faisait exploser, et, la nuit venue, le ciel, au sud-est de Paris, s'embrasait de gerbes de flammes s'élevant du



M^{me} Emma Lévin.



"Sir" Vere Goold.



"Lady" Goold.

LE CRIME DE MONTE-CARLO : LA VICTIME ET SES MEURTRIERS

foyer intense parmi des nuages d'épaisse fumée. Une curieuse photographie, reproduite ici, a pu fixer avec une étonnante exactitude l'image de ce spectacle vraiment fantastique et d'autant plus impressionnant que, à sa vue, on avait lieu de redouter les pires catastrophes. Heureusement, les efforts réunis du personnel de l'usine, des pompiers et des soldats, réussirent à circonscrire l'incendie et à préserver une partie des réservoirs contenant d'énormes quantités de liquide inflammable.

Si plusieurs sauveteurs furent blessés au cours des travaux, on n'a eu aucune mort à déplorer ; quant aux pertes matérielles, elles sont considérables. Le sinistre a eu pour cause l'imprudence d'enfants qui s'amusaient, sur la berge de la Seine, à allumer des herbes sèches près de l'orifice d'un tuyau servant à amener le pétrole des chalands-citernes aux magasins.

LES PRUNEAUX DE BOSNIE-HERZÉGOVINE

(Voir la gravure, pages 104-105.)

Devant le spectacle admirablement pittoresque des marchés du nord de la Bosnie, on a l'illusion de se voir transporté à cinq siècles en arrière. La beauté physique des habitants, le pittoresque des costumes, la saveur antique des coutumes, le curieux contraste d'une population musulmane vivant dans une véritable Suisse, tout concourt à donner, à ces réunions, un charme incomparable, en opposition étrange avec l'activité pratique et toute moderne des transactions.

En effet, depuis que la Bosnie-Herzégovine est placée sous le protectorat de l'Autriche dont la domination est inspirée d'une sollicitude clairvoyante, une ère de prospérité s'est ouverte pour elle. On a respecté ses traditions, tout en la faisant bénéficier des bienfaits du progrès, sous forme de chemins de fer, de télégraphes, de routes, d'organisations rationnelles adaptées aux besoins commerciaux de notre époque.

Les produits de l'agriculture, surtout, ont été l'objet de mesures intelligentes. Dans les montagnes du Nord, couvertes de véritables forêts de pruniers, un essor immense a été donné à la fabrication des pruneaux. Tel petit paysan qui laissait perdre la moitié de ses prunes, en tire aujourd'hui un excellent parti. Sur de primitifs chariots que traînent des bœufs attelés à l'antique, il transporte sa récolte sur le marché de Dorboj, un des centres importants de la production des pruneaux. Avec

la plus grande équité, sans discussions ni cris, les transactions s'opèrent.

On pèse, dans une petite balance, 250 grammes de pruneaux ; on les compte et le cours s'établit suivant la quantité de fruits au kilogramme, indice certain de leur grosseur qui fait leur prix.

La Bosnie fait une concurrence redoutable à notre production agénaise de pruneaux. Cette spécialité, qui nous était acquise sans conteste jusqu'alors, a fort à faire maintenant pour lutter contre la Bosnie, dont la production et l'exportation commencent à dépasser la nôtre.

Fort heureusement, la consommation augmente aussi dans de notables proportions. On ne saurait croire la quantité énorme de pruneaux que consomme l'humanité ! Chaque année, il s'en vend près de 2 millions de quintaux métriques et la presque totalité de la production est fournie par la Bosnie et par la France.

RÉGATES AMÉRICAINES

(Voir les gravures, pages 106 et 107.)

La saison bat son plein, pour les yachtsmen : le Havre, Saint-Nazaire, Brest, Trouville-Deauville, Bayonne-Biarritz, ont déjà eu leurs régates. La « grande semaine de la Ligue maritime française » se prépare, pour les premiers jours de septembre. Depuis plusieurs semaines, les *cruisers* ont commencé leurs longues et tranquilles promenades ; les *racers* volent de port en port à la poursuite des lauriers, coupes, médailles, tant disputés.

Parmi les « meetings » qui réunissent les meilleurs de nos yachts français, aucun ne saurait rivaliser avec la « semaine » que vient de donner à Long-Island, la plage favorite des Américains, le *Larchmont Yacht-Club*, et au cours de laquelle furent pris les clichés que nous reproduisons ici, portraits des vainqueurs de ces sensationnelles épreuves. Une seule journée mit en ligne cent dix yachts, des goélettes — ces fameux *schooners* américains dont la réputation de vitesse est depuis longtemps proverbiale — des sloops, de légers *catboats*, penchés sous la charge de leurs immenses voiles blanches, oscillant au souffle de la brise au moindre coup de barre, comme le coursier sous une pression des doigts aux rênes, glissant d'un vol alerte et souple sur une mer d'été, bleue et verte, admirable, tandis que, du port, une foule élégante suivait leurs évolutions, la lutte d'habileté, d'expérience, de sang-froid, entre leurs pilotes experts.



L'incendie de la raffinerie de pétrole Desmarais, à Ivry. — Photographie prise à 9 h. du soir.